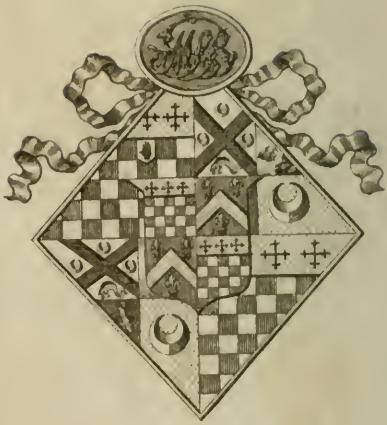
3 1761 03596 9021

PQ
2260
G25L3
1802
t.2



Margaret Smith Burgess.

LAURE D'ESTELL.

PAR M.me ★★★.

O lasso!
Quanti dolci pensier, quanto disio,
Menò costoro al doloroso passo!
IL DANTE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CH. POUGENS, quai Voltaire, N.° 10.
HENRICHS, rue de la Loi, N.° 1231.

AN X. — 1802.

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2260
G25L3
1802
t. 2

LAURE D'ESTELL.

LETTRE XXI.

Laure à Juliette.

Nous avons souvent répété, mon amie, qu'il fallait absolument vivre avec son enfant, éloigné de toute société pour le sauver du malheur de recevoir des impressions aussi dangereuses que difficiles à détruire. Si je n'avais pas été persuadée de cette vérité, ce que je vais te raconter m'en aurait convaincue.

Hier matin pendant que je travaillais dans mon cabinet j'entendis Emma implorer sa bonne pour obtenir le pardon d'une légère faute. Lise après quelques représentations caressa la petite, et je crus que tout était oublié ; point du tout. Emma au lieu d'aller jouer vint s'asseoir auprès de moi, en conservant un petit air triste qui ne lui est pas ordinaire. Je la pris sur mes genoux, sa main me parut brûlante et je craignis qu'elle ne fût malade. Je lui demandai si elle avait bien dormi la nuit dernière ? elle m'avoua que sa bonne était restée près d'elle sans se coucher ; ensuite elle me dit que le matin à déjeûner elle avait jeté de colère sa tasse par la fenêtre, parce que Lise refusait de la remplir une

seconde fois. A ces mots elle se mit à pleurer, en ajoutant : « Ah ! » maman, je n ai pas été sage, j'i- » rai dans l'enfer ? » Je restai stupéfaite en entendant sortir ces paroles de la bouche d'un enfant de quatre ans, et je tentai vainement de diminuer l'impression que cet affreuse image de l'enfer venait de produire sur son esprit. Je ne pus y parvenir, le coup était porté, et j'employai seulement tout ce que la distraction m'offrait de ressources : je fis prier Frédéric de mener sa nièce à la promenade, et je profitai de ce moment pour reprocher à Lise d'avoir parlé à ma fille de choses que je désirais lui laisser ignorer jusqu'au jour où elle serait en état d'y attacher une idée juste ; elle me répondit : — Je sais

bien, madame, ce que vous m'avez recommandé à ce sujet; et ce n'est pas ma faute si l'on a effrayé cette pauvre petite au point de l'empêcher de fermer l'œil de la nuit. Hier je passais avec elle dans le grand corridor, la porte de l'appartement de M.me de Gercourt était ouverte, elle appela Emma pour l'embrasser, lui donna des bonbons et lui fit plusieurs questions qui me parurent singulières, sur-tout celle-ci :— Je suis sûre qu'une petite fille aussi bien élevée que vous, ne manque pas tous les soirs à faire sa prière. — Moi, madame, a répondu l'enfant, je ne sais pas ce que c'est que des prières. — Comment! ma chère, reprit M.me de Gercourt, vous ne savez donc pas qu'on ne

devient sage que par la grace du bon Dieu, et qu'il faut le prier pour obtenir de lui de n'être pas méchante, car les méchans vont en enfer ! — La petite a demandé ce que c'était que l'enfer, et M.me de Gercourt lui en a fait une peinture si épouvantable, que l'enfant ne m'a plus parlé d'autres choses. — Conçois-tu, ma chère Juliette, qu'une femme qui se mêle de faire des éducations, et de les donner pour modèles, commence par inspirer à ses élèves la crainte d'un Dieu, avant de leur en avoir fait connaître la clémence et la bonté. Ignore-t-elle les suites inévitables d'une semblable erreur ?

» Le grand mal des images difformes de la divinité qu'on trace dans l'esprit des enfans, est

» qu'elles y restent toute leur vie et » qu'ils ne conçoivent plus étant » hommes d'autre Dieu que celui » des enfans ».

L'observation la plus juste a fourni à J. J. Rousseau cette réflexion profonde, et il faut s'aveugler volontairement pour n'être pas frappé de la raison qui l'a dictée.

Quelques instans après le récit de Lise, Philippe entra pour me remettre le poëme de la Henriade que j'avais prêté la veille à Caroline, avec plusieurs autres livres de ma bibliothèque ; elle me faisait dire que sûrement je m'étais trompée en lui envoyant un ouvrage de ce genre. Je reconnus à ce nouveau scrupule le fruit des leçons de l'abbé ; je me mis

à rire, et le domestique partit sans d'autre réponse. A l'heure du dîner, je descendis plus tard qu'à l'ordinaire, ma belle-mère m'en fit le reproche, et M.me de Gercourt se chargea de m'excuser en disant : — M.me d'Estell a certainement été retenue par quelques occupations sérieuses et utiles à sa fille ; je voudrais être assez dans sa confidence pour qu'elle me fît part du plan d'éducation qu'elle a formé pour l'intéressante Emma. Je me sentais mal disposée, elle était cause de mon humeur et je lui répondis avec peu de ménagement, en lui disant : — Vous êtes dans l'erreur, madame, en me soupçonnant tout l'esprit qu'il faut pour faire de longs traits de morale fort appréciés par les gens instruits ;

mais toujours ennuyeux pour les enfans : ils rassemblent tout leur courage pour les écouter, et font croire qu'ils les ont compris, pour s'éviter l'ennui de les entendre encore. On ne serait jamais dupe de cette innocente ruse, si l'on ne leur offrait que des exemples au lieu de préceptes ; il est incontestable que leur sensibilité est antérieure à leur intelligence; ils ont des sentimens avant que d'avoir des idées, et lorsqu'on a bien développé et dirigé les premiers, les autres naissent justes tout naturellement.

Convaincue de cette vérité, je compose pour ma fille un simple recueil de toutes les bonnes actions dont le résultat a été heureux ; car il est essentiel qu'elle ignore l'ingratitude, avant d'avoir

reconnu que le charme attaché au bienfait suffit pour en récompenser. Mes remarques tombent principalement sur les personnes qui l'entourent, afin qu'elle soit plus à portée de vérifier les faits ; et par cela même plus frappée des exemples. Je tâche d'y joindre celui d'une conduite irréprochable, et de lui inspirer, par mes soins et mon indulgence, une confiance sans bornes. Voilà, madame, le plan que vous désiriez connaître : il est bien au-dessous de l'idée que vous en aviez conçue, et pourtant je le crois suffisant au bonheur de ma fille. — Ce discours contrastait trop avec les grands principes de M.me de Gercourt pour qu'elle y répondît ; je vis clairement qu'elle le désapprouvait, et que toute sa

politesse de cour ne lui donnait pas la dissimulation nécessaire pour cacher son mécontentement. L'abbé, moins réservé qu'elle, me fit observer que dans ce plan je ne parlais point du sujet le plus important : de la religion ! — Ma fille, lui ai-je dit, n'entendra parler de religion qu'au moment où elle sera en état d'en comprendre la morale. Avant, son imagination confondrait les objets, les mystères exciteraient sa curiosité, les miracles son admiration, et le fruit de cette connaissance serait nul pour sa raison ; j'attendrai qu'elle en soit digne pour l'en instruire. Il serait trop long de te répéter tout ce que cette franchise m'a attiré d'épigrammes, et par combien de sophisme et d'absurdités

deux personnes d'esprit y ont répondu. La querelle était engagée et je soutins courageusement le combat. M.me de Gercourt mit de côté toute la retenue qui la gênait depuis long-tems, et trancha en despote : elle entremêla ma satire dans celle de deux femmes d'un grand mérite, dont les opinions ont quelques rapports avec les miennes. Je me trouvais trop flattée du parallèle, pour me fâcher de la critique, bien qu'elle ne la ménageât pas. Lune de ces femmes, dit-elle, est un de ces esprits forts, dont les idées gigantesques et les phrases embrouillées sont aussi inintelligibles que dépourvues de justesse. La seconde, d'un esprit plus borné, se contente de copier servilement ce que d'au-

tres ont dit avant elle. Je te défies bien de reconnaître à ces deux portraits, l'auteur de plusieurs ouvrages faits pour enrichir la postérité; et qui, par son éloquence et l'étendue de ses lumières, a vengé son sexe du reproche qu'on lui fait de ne pas concevoir des idées profondes et d'écrire sans énergie, et la femme qui, par son style enchanteur et ses pensées délicates, a peint les passions avec autant de décence que de chaleur. Eh bien ! ma Juliette, voilà comme M.me de Gercourt, toute remplie du sentiment de la charité chrétienne, voit d'un œil indulgent celles qui osent n'être pas de son avis. Cette scène a confirmé mes soupçons, j'ai vu que l'extrême dévotion et quelques succès

ne garantissaient pas de la colère et de l'envie.

Adieu. Je t'écrirai ma première de Savinie.

LETTRE XXII.

Laure à Juliette.

L'on respire ici, ma Juliette, et depuis plusieurs jours que j'y suis établie, je jouis du calme le plus heureux. Lucie me rappelle ton aimable caractère, et je me crois quelquefois près de toi. Plus de discussions, plus de cagotisme : on s'occupe des arts, on parle avec amitié, et cette conversation me soulage bien de tout l'ennui que m'a causé celle de l'abbé et de M.me de Gercourt. Nous faisons le matin des promenades délicieuses ; et le soir, sir James nous

fait une lecture amusante, souvent interrompue par nos réflexions ; j'en fis une hier qui m'attira quelques malices de la part de Lucie. C'était à propos d'un chapitre de Tom-Jones ; ce qui me plaît dans ce roman, dis-je, c'est que le héros n'est pas un de ces modèles de perfection que les romanciers se plaisent ordinairement à peindre, et qui, n'étant point dans la nature, n'inspire jamais qu'un faible intérêt. — Je suis de votre avis, ma chère Laure, dit Lucie ; mais ne trouvez-vous pas que Frédéric a beaucoup de ressemblance avec le caractère de Tom-Jones ? — Je convins qu'en effet il y avait quelques rapports, et repassant toutes les bonnes qualités de Frédéric, je finis, sans

trop m'en apercevoir, par faire de lui un éloge très-pompeux. Lucie plaisanta sur ce qu'elle appelait mon enthousiasme; elle ajouta en riant qu'il le méritait, et qu'avant peu elle lui en parlerait pour le mettre au comble de la joie. — Gardez-vous en bien, lui dis-je avec empressement!—Pourquoi, reprit Lucie?—Pour ne pas trahir madame, interrompit sir James; elle sait tout le prix que Frédéric attacherait à cette faveur, et elle a ses raisons pour la lui refuser. — Et vous aussi, monsieur, vous me raillez? — Non, madame, reprit-il d'un ton sérieux : l'amitié que je porte à Frédéric, m'engage à pénétrer parfois des secrets qu'il croit devoir me cacher et qui le rendent malheureux. J'ai

deviné sans peine qu'il vous aimait ; je vous dirai même plus, j'ai pressenti ce malheur dès la première fois que je vous ai vue ; il faut une force d'ame surnaturelle pour résister au charme le plus séduisant, et Frédéric en était incapable ; il devait vous adorer et vous rendre l'arbitre de sa destinée ; j'ignore le sort que vous lui réservez ; mais si quelqu'un a le droit d'aspirer au bonheur, c'est bien celui qui joint tant de vertus à la grâce la plus aimable. — Tu ne saurais te peindre le trouble où ce discours me jeta. Je cherchais à y répondre quand M. Billing vint rompre l'entretien ; peu de tems après sir James sortit et je ne le revis pas du reste de la soirée ; j'en eus

quelques regrets ; je suis bien décidée à ne pas manquer l'occasion de lui faire savoir à quel point je désapprouve l'amour de Frédéirc, et que s'il parvenait à l'en guérir par ses conseils, il me sauverait le chagrin de rendre malheureux un frère que j'aime tendrement ; je serais désolée qu'il pensât un seul instant que j'aie laissé la moindre lueur d'espérance à Frédéric ; s'il pouvait me supposer capable d'une aussi barbare coquetterie, je sens que j'en éprouverais une douleur inconsolable.

C'est M. Billing qui te remettra cette lettre ; il nous quitte pour faire un long voyage. Adieu.

LETTRE XXIII.

Laure à Juliette.

J'ai été reveillée ce matin par une nouvelle bien triste : on est venu me dire que Lucie avait passé la nuit dans de violentes douleurs, et que la fièvre s'était déclarée d'une manière inquiétante. Je me suis rendue aussitôt dans sa chambre ; le médecin et l'accoucheur venaient d'ariver, je leur ai demandé ce qu'il y avait à redouter de cet accès subit : ils se sont accordés pour dire que si la fièvre redoublait dans la journée, on devait craindre une attaque de

nerfs, et qu'il fallait donner à la malade les calmans les plus doux. Je me suis chargée du soin de suivre exactement l'ordonnance; déjà l'on s'aperçoit que les boissons ont produit quelque effet; et je profite du moment où Lucie repose pour t'écrire ce billet. Sir James est dans une inquiétude extrême; je lui ai dit vingt fois que le médecin ne prévoyait aucun danger, mais il n'a pas la moindre confiance en moi; il est vrai que j'aurais tort de m'en plaindre, car je ne lui en connais que pour sa sœur.....

On m'appelle!.... J'entends des cris!.... Lucie se trouve mal!....

Adieu.

LETTRE XXIV.

Laure à Juliette.

Tu te rappelles que je te quittai pour voler au secours de Lucie : quand j'arrivai, je la vis entourée de plusieurs personnes dont les forces ne suffisaient pas pour arrêter ses mouvemens convulsifs ; elle était dans cet état affreux où tu dis m'avoir vue à la mort de Henri ; mais je souffrais seule de mes douleurs, et la pauvre Lucie joignait aux siennes celles de son enfant. Je craignis que tous deux y succombassent ; et, dans ce moment de désespoir, le ciel voulut

que le souvenir du bon curé vint me donner les moyens de sauver mon amie ; je me rappelai qu'en visitant sa pharmacie, il m'avait fait remarquer une potion dont l'effet était certain pour calmer les convulsions : il l'appelait pour cette raison la potion miraculeuse. Je fis mettre des chevaux et l'envoyai chercher sur-le-champ, il arriva bientôt : sa présence me rendit quelque espoir ; il ne parut pas effrayé de l'état de Lucie, et nous dit qu'avant une heure elle serait beaucoup mieux. A ces mots sir James, dont la pâleur faisait frémir, prit la main du curé, la serra, et ne put proférer une seule parole. Nous choisîmes l'instant où l'accablement succéda aux douleurs, pour donner à la

malade cette potion qui devait la rendre à la vie. Juges de ce que nous éprouvâmes, ma Juliette, quand au bout d'un quart d'heure nous vîmes cesser les convulsions et la pauvre Lucie tomber dans un profond assoupissement. Alors M. Bomard nous dit : — Je ne crois point que nous ayons à craindre une rechute, sur-tout si le sommeil se prolonge encore quelque tems ; mais il est important qu'il ne soit pas interrompu : veillez à ce qu'on ne fasse pas le moindre bruit ; je vais rester près de la malade, et je vous ferai avertir aussitôt son réveil. Nous fîmes sortir tout le monde, et après avoir donné les ordres nécessaires et recommandé qu'on éloignât les enfans, nous montâmes, sir James et moi,

dans le sallon le plus près de l'appartement de Lucie. Il me dit en entrant : — M. Bomar se flatte, ma sœur est plus mal que jamais, et je vais perdre le seul être qui s'intéresse à moi. — Son accent était celui du désespoir ; je m'approchai de lui, et je tentai de calmer sa douleur. Après lui avoir détaillé toutes les raisons qui devaient le rassurer, j'ajoutai : Vous êtes injuste, milord, en pensant qu'un homme doué de vos vertus, ne soit apprécié par personne. Vous n'avez pas le droit de douter ainsi de l'amitié de celles qui vous connaissent. — Serait-il vrai, interrompit-il, vous, Laure ! vous prendriez quelque intérêt à mon sort ? — Je ne suis pas la seule, lui ai-je dit ; n'avez-vous pas un

ami

ami et des parens qui vous sont attachés ? — Non, s'écria-t-il, Laure et Lucie sont les seules que je puisse aimer ; mais vous, le modèle des perfections ! vous, l'ange consolateur de tous les infortuné ! pourriez-vous regarder comme un frère celui que la fatalité condamne à d'éternels malheurs, et dont le caractère aigri par les chagrins, par les remords peut-être, est devenu méfiant, atrabilaire, et dénué de tout ce qui fait le charme d'une liaison intime ? Non ! vous devez me refuser une affection dont je ne suis pas digne. — En prononçant ces mots, des larmes coulaient de ses yeux ; j'en fus attendrie, il vit mon émotion, et dit avec chaleur : — Voilà la première fois que je

suis injuste envers le ciel; j'excite votre pitié, je vous intéresse, Laure, et mes plaintes doivent cesser. Dans cet instant le bon curé vint lui-même nous apprendre que Lucie était absolument hors de danger. Le médecin la trouvait si calme, qu'il avait ordonné une saignée pour faciliter son accouchement et prévenir tout accident fâcheux. Sir James aurait voulu que sa fortune pût l'acquitter envers M. Bomar, de l'action bienfaisante qui venait de lui rendre sa sœur : il lui prodiguait les témoignages de sa reconnaissance, tandis que ce vénérable vieillard me remerciait de lui avoir donné les moyens d'être utile à une famille aussi intéressante.

Lucie était réveillée, et nous

passâmes dans sa chambre. — Je vous ai causé bien de l'inquiétude, dit-elle, en nous voyant, mais je me sens beaucoup mieux, et le plaisir de vous voir va me guérir tout-à-fait. — Sir James lui raconta comment le soin que j'avais eu d'envoyer chercher M. Bomar, et la potion que celui-ci s'était empressé de lui faire prendre, l'avait rappelée à la vie. Le bon curé ne voulut pas qu'on lui fît un mérite d'avoir, à ce qu'il disait, simplement secondé la nature; mais Lucie ne cédant point aux raisons que donnait sa modestie, le nomma son sauveur. On convint que ce serait lui qui baptiserait le nouveau né. Lucie nous apprit qu'ayant depuis longtems formé le projet de donner à son enfant le nom de son frère,

elle avait prié son mari d'obtenir les dispenses nécessaires pour cet acte; qu'elles venaient d'arriver, et elle ajouta, en me prenant la main : — Mon amie ne refusera pas le titre de seconde mère de mon enfant; il faut qu'il porte le nom de Laure ou de James, et je compte sur tous deux pour le protéger. Me trompais-je? — Non, lui répondis-je en l'embrassant, je ne refuserai pas de m'unir plus étroitement à vous. Sir James gardait le silence, et nous avions les yeux fixés sur lui pour chercher à deviner sa pensée, lorsque sortant de sa rêverie, il s'écria : — Bizarre destinée! Puis tout-à-coup passant à une autre idée : c'est avec, M.me d'Estell, ajouta-t-il, que je vais contracter un en-

gagement sacré, je ne serai plus un étranger pour elle : ah ! ma Lucie, je te dois un bonheur dont je n'aurais jamais osé concevoir l'espérance ! — Je prévois, interrompit M. Bomar, que nous allons être tous heureux. A ces mots, les yeux de sir James ont rencontré les miens ; ils semblaient vouloir lire dans mon ame, si je partageais ce pressentiment. Hélas ! je n'en ai plus que de tristes ? Il a deviné que j'étais loin de me livrer à d'aussi douces illusions, et bientôt il est retombé dans sa mélancolie.

La nuit du même jour Lucie est accouchée d'un fils ; la joie qu'elle en a éprouvée a compensé grandement ses douleurs ; sa première pensée a été pour son époux ;

elle m'a chargé de lui annoncer que leurs vœux étaient comblés, et sa félicité m'a rappelé les momens les plus doux de ma vie ; elle lui a rendu la santé, et nous attendons qu'elle soit tout-à-fait rétablie pour lui donner une fête le jour du baptême de son enfant. Emma et Jenni en font les préparatifs ; elles ont commandé un berceau tout en fleurs, et malgré la saison, elles veulent qu'on se croie au printems. Tout le château de Varannes est invité ; j'ai écrit à ma belle-mère pour lui apprendre l'heureux accouchement de Lucie, et quelques jours après je suis allée la voir. Elle m'a reçue avec sa bonté ordinaire ; mais M.me de Gercourt m'a traitée avec un air de dédain qui m'a

choquée. Caroline n'était pas au salon quand je suis arrivée ; j'ai demandé de ses nouvelles et de celles de son frère ; M.me de Varannes m'a répondu qu'elle devait être dans un des cabinets qui sont auprès de la chapelle.—L'abbé de Cérignan, a-t-elle ajouté, a promis de lui lire ce soir une oraison de Bossuet, et je présume qu'il est avec elle. Je trouvai singulier qu'on laissât ainsi des soirées entières une jeune personne avec un homme qui, quelque saint qu'il puisse être, n'est pas à l'abri d'une faiblesse ; mais je me gardai bien de faire part de ma réflexion, elle eût été trop mal accueillie. Quant à son frère, continua-t-elle, il ne quitte plus D***, et lorsqu'il vient ici ce n'est que

pour y faire de bien courtes visites. Comme elle achevait cette phrase, Caroline et l'abbé entrèrent ; ce dernier m'accabla de politesses, il avait un certain air satisfait qui répandit sur ses discours une douceur extraordinaire ; mais Caroline vint m'embrasser avec autant de froideur qu'à mon départ. Je la trouvai changée ; les jeûnes, et les continuelles prières qu'elle fait à genoux, finiront par la rendre malade. As-tu quelquefois remarqué la pâleur de ces pauvres religieuses ? je suis sûre que cette manière de vivre en est la cause, et je ne conçois pas que ma belle-mère s'aveugle au point de prendre pour un air raisonnable l'air languissant de Caroline.

Adieu , ma Juliette , j'espère qu'un événement malheureux ne viendra plus interrompre notre correspondance.

LETTRE XXV.

Laure à Juliette.

D'APRRÈS ce que tu m'écris je n'ose pas te rendre compte de la fête d'hier. Elle va te confirmer dans ton erreur, et tu ne douteras plus que sir James ne soit aussi insensé que Frédéric; n'importe, j'ai promis de ne te rien cacher, tu interpréteras mes récits à ton gré, ils n'en seront pas moins fidèles.

Hier à midi Emma entra toute parée dans ma chambre et me remit un bouquet de la part de son ami (c'est le nom qu'elle

donne à sir James).—M. le curé est dans la chapelle, ajouta-t-elle, tout le monde est arrivé, on n'attend plus que toi, descends bien vîte; ah! mon dieu! comme tu es belle! Cette bonne petite me voyant tous les jours à-peu-près mise de même, a été frappée de la simple parure que je portais, j'avoue pourtant que je l'avais un peu plus soignée qu'à l'ordinaire, et je te dois la confession de ce petit mouvement de coquetterie. Au moment où je suivais Emma pour me rendre à sa pressente invitation, on m'annonça sir James qui venait pour me donner la main; je remarquai sur sa physionomie un air serein que je n'y avais point encore vu, et ma surprise s'accrut lorsqu'après m'a-

voir regardée fixement, il me fit le compliment le plus aimable ; je me plaignis de cet excès de politesse, en lui disant que j'étais en droit d'espérer qu'il ne me traitât pas comme toutes les femmes avec lesquelles il faut toujours entamer la conversation par une flatterie. — Pourquoi sortir de votre caractère, lui dis-je, votre franchise vaut mieux que notre galanterie française ! — Vous me faites injure, répondit-il, en prenant un mouvement d'admiration dont je n'ai pas été maître, pour un froid compliment d'usage ; je ne vous parle qu'avec mon cœur, Laure, et s'il pouvait concevoir une pensée offensante pour vous, j'aurais la force de vous le dire, mais laissez-lui le plaisir de rendre

justice à vos vertus et à vos charmes.—A ces mots, nous nous trouvâmes à la porte de la chapelle, elle était remplie d'une société nombreuse, parmi laquelle j'apperçus ma belle-mère et tous les habitans de son château ; je les saluai respectueusement, et fus m'asseoir auprès de Lucie ; sir James m'ayant conduite jusqu'à ma place, se trouva près de moi pendant le tems que dura la messe. Il l'écouta tout aussi bien qu'un catholique, et lorsqu'elle fut finie, nous nous rendîmes près de l'autel, je pris dans mes bras l'enfant de Lucie, et nous fîmes le serment de remplacer ses parens, si jamais il venait à les perdre. Le prêtre nous ayant demandé, quel nom lui donnez-vous ? Sir James lui

dit le sien, et moi je prononçai celui de Henri. A ce nom sir James pâlit et fut obligé de s'appuyer sur l'autel pour se soutenir ; le bon curé lui fit signe de s'asseoir, mais il répondit que le sang lui ayant porté au cœur, il avait souffert une douleur violente : — elle est, ajouta-t-il, entièrement dissipée ; en effet, il parut reprendre un air tranquille ; mais je vis bien qu'il s'efforçait de cacher son malaise. Après la cérémonie, on se rendit dans le salon. Nous apperçûmes, en passant dans les salles à manger, de grandes tables disposées pour les paysans de Savinie ; on avait rassemblé tout ce qui devait le mieux amuser ces bonnes gens ; la cour était remplie de jeux de toute espèce ; on y

voyait des prix destinés à récompenser l'adresse et l'agilité ; enfin tout annonçait la joie. Un peu avant l'heure du dîner, Frédéric arriva accompagné de deux officiers de ses amis qu'il présenta à M.me de Savinie, en qualité de danseurs. Elle leur fit un acceuil gracieux, et j'entendis l'un d'eux dire à Frédéric : — Sais-tu bien qu'il y a de très-jolies femmes ici, et ce qui me charme, c'est que nos dames de D*** paraissent fort laides auprès de toutes celles qui sont du château ; — mais dit l'autre, montres-nous donc cette Laure ? ce chefs-d'œuvre de la nature ! — Ne parlez pas si haut, leur répondit Frédéric, elle est très-près de vous, et votre ton pourrait fort bien l'offenser ?

Alors ils s'éloignèrent et vinrent se placer enface de moi. Leurs gestes et leurs regards m'apprirent que j'étais le sujet de leur conversation. Frédéric les quitta bientôt pour s'informer de mes nouvelles : j'étais occupée à lui répondre, quand un domestique entra pour annoncer que l'on était servi, Frédéric m'offrit la main pour me conduire à table, et j'y fus placée entre lui et sir James qui en faisait les honneurs avec Lucie, tandis que M.me de Gercourt soutenait la conversation par des mots plus heureux les uns que les autres. Sir James, occupé de tout le monde, ne m'adressa la parole que pour m'offrir les choses que je pouvais désirer, mais il remarqua avec quelle émotion

Frédéric me parlait de tout ce qu'il avait fait depuis trois mois pour me prouver sa soumission à mes ordres; il n'entendit qu'une partie de cet entretien, et je souffris en pensant qu'il allait lui faire naître une seconde fois l'idée que j'avais donné quelque droit à Frédéric de me parler avec tant de franchise du sentiment que je lui inspirais. Cette obligation où l'on se trouve dans les grand cercles, d'écouter de force tous les discours qu'il plaît à votre voisin de vous adresser, m'a toujours déplu; il faut pourtant les supporter quelque impertinens qu'ils puissent être, à moins de faire une scène dont les conséquences sont plus désagréables encore : si j'avais imposé silence à Frédéric,

il eût pris de l'humeur, et son dépit l'aurait porté à quelque extravagance. Cette réflexion m'a donné le courage d'attendre patiemment la fin du repas pour m'éloigner de lui. Dans cette idée, lorsqu'on se leva de table, je me tournai du côté de sir James, imaginant qu'il allait m'offrir sa main pour rentrer dans le salon; mais je fus bien étonnée quand je le vis prendre celle de M.me de Varannes, et me lancer un regard presque dédaigneux. Tu connais ma fierté, et tu ne doutes pas du ressentiment que j'eprouvai. Frédéric s'en aperçut: — sir James est aujourd'hui plus original que jamais, dit - il. Javais dessein d'ajouter à cette remarque quelques mots piquans; le croirais-

tu, ma chère, je n'ai pu les trouver; ma fierté blessée accusait James et mon cœur le justifiait, en pensant que tout autre, à sa place, m'aurait jugée comme lui; cependant mon ressentiment était toujours le même, mais il tomba bientôt sur Frédéric, je le conjurai de ne pas me suivre, je lui dis avec dureté que je mourrais plutôt que de me laisser soupçonner d'écouter complaisamment les protestations d'un amour qui m'outrageais, et qu'il m'avait promis d'abjurer; enfin, je le traitai sans pitié; il s'éloigna de moi les larmes aux yeux; je le vis disparaître pour cacher sa douleur et le sentiment de mon injustice envers lui; le souvenir de celle dont j'étais victime, me

plongèrent dans une tristesse que les tableaux les plus riants ne parvinrent point à distraire. Dans cette disposition, j'allai m'asseoir auprès d'une femme que je ne connaissais pas, espérant que je serais dispensée d'entrer en conversation avec elle, car je n'étais pas en état d'en soutenir aucune. A peine fus-je placée que le bon curé vint à moi ; — je suis fâché de vous déranger, me dit-il, mais il faut absolument que vous me suiviez où je vais vous conduire ; — par tout où vous voudrez, lui répondis-je, en vous suivant je ne saurais m'égarer. Je me levai en achevant ces mots, il prit mon bras et me conduisit dans un des pavillons du château, là il ouvrit une porte et me fit entrer dans un

charmant cabinet orné d'une bibliothèque qui me parut aussi belle que bien choisie. De là nous passâmes dans une chambre à coucher meublée très-simplement, ensuite dans un autre cabinet rempli de plusieurs instrumens de physique. — Ce n'est pas tout, dit M. Bomar, ouvrez cette petite porte, et voyez comme sir James a su réunir tout ce que peut charmer mes vieux jours, en me donnant les moyens de secourir mes bons paysans ; j'ouvris en effet et je me trouvai dans une petite gallerie où je vis une pharmacie complette. — On n'y a rien oublié, répondis-je, et voilà tout ce qui doit servir aux occupations d'un homme à-la-fois philosophe par nature, physicien par goût,

et médecin par humanité. J'envie à sir James le bonheur de vous avoir offert aussi délicatement les objets que vous desiriez, et plus encore le plaisir dont il jouira, en vous voyant habiter ce logement; mais j'espère que vous n'abandonnerez pas Varannes, et que vous saurez vous partager entre des amis qui vous aiment également. — N'en doutez pas, reprit-il, le hameau de Savinie dépend de la paroisse de Varannes, mais étant peu considérable, il a moins besoin de mes soins, et le devoir autant que l'amitié m'obligera à ne négliger ni l'un ni l'autre. Ne trouvez-vous pas miraculeux, ajouta-t-il, d'avoir rassemblé tous ces objets en si peu de tems! — Non, c'est une de ces jouissances

que donnent la richesse à ceux qui savent en faire un bon usage. — Cela est vrai, répondit-il ; mais ce qu'elle ne donne pas, c'est la délicatesse avec laquelle sir James ma forcé d'accepter ses dons ! — Vous n'avez point le droit de me refuser, m'a-t-il dit, c'est au nom de mon beau-frère que je procure aux habitans de Savinie le bonheur de vous voir plus souvent et de recevoir vos secours. — Et voilà l'homme, pensais-je intérieurement, qui vient de prendre de moi une idée désavantageuse, qui m'ôte peut-être à jamais son estime ! Cette réflexion oppressa mon cœur, et je sentis que les éloges les plus pompeux ne me dédomageraient pas de ce que me faisait éprouver le souvenir de

ce regard méprisant, tant il est vrai, que l'opinion d'une personne vertueuse à plus de prix pour une ame sensible, que l'approbation des gens les plus aimables. Ces derniers flattent l'amour-propre, et l'autre rassure le cœur en le rendant satisfait de lui-même. En sortant de l'appartement du curé, je montai dans le mien, j'aperçus en y entrant une corbeille de fleurs sur ma table, elle était remplie de tous les cadeaux qu'on offre ordinairement aux maraines; mais ce qui fixa mon attention, ce fut un papier dans lequel se trouva une chaîne en or, émaillée de noir, faite pour servir de collier; j'hésitai de la prendre, dans l'intention de ne pas l'accepter; mais ayant lu sur le papier

« Ne

» Ne refusez pas ce gage d'amitié, » si vous craignez d'affliger Lucie » et son frère. » Je m'en parai sur-le-champ, et je redescendis au salon. Le bal venait de commencer, il ne représentait pas une de ces assemblées brillantes dont l'éclat éblouit et le fruit fatigue, c'était une véritable fête champêtre; la seule convenance séparait les dames des villageoises, et la sotte vanité n'entrait pour rien dans une distinction rarement observée. Je fus témoin d'une scène qui te prouvera cette égalité et la coquetterie dont une paysanne peut être susceptible.

Jeannette, la fille du concierge du château, est très-jolie, comme elle danse avec une grâce naturelle qui l'a fait remarquer, elle

fut invitée pour une contre-danse par un des amis de Frédéric, que je venais de refuser n'étant pas disposée à jouir d'un plaisir auquel j'ai renoncé depuis long-tems. Jeannette flattée de l'invitation du galant officier, quitta brusquement le bras d'un jeune homme, auquel elle avait paru accorder jusqu'à cet instant quelques préférences, et ce pauvre délaissé sortit brusquement en témoignant toute son indignation d'un procédé aussi peu délicat. Je le plaignis dans le fond de mon ame, et desirant savoir de quelle manière la petite écouterait les doux propos que ne manquerait pas de lui adresser l'officier, je l'observai attentivement, j'avais déjà fait plusieurs remarques sur son

compte, lorsque sir James passa près de moi, la chaîne qu'il vit à mon col le frappa, il n'alla pas plus loin et vint s'asseoir sur le siége le plus près du mien ; il garda quelque-tems le silence et rien ne m'aurait engagé à le rompre s'il ne m'avait adressé la parole le premier, en disant : — Comment se peut-il qu'on vous laisse ainsi seule, madame ; il faut que vous l'ayez ordonné ! — Non, monsieur, mais le jeu me déplait, je ne fais une partie qu'autant que je suis nécessaire ; je ne danse plus, et il est fort simple de me voir seule quand tout le monde est occupé. Je lui dis alors ce qui fixait mon attention, je lui parlai de Jeannette en grossissant les torts de sa coquetterie pour avoir

occasion de la désapprouver davantage. Sir James défendit Jeannette ; il assura qu'elle était pleine d'innocence, et fit d'elle un éloge qui dura plus d'un quart-d'heure ; il finit par dire que si cet officier était assez indigne pour insulter à tant de candeur, par des propos libertins ; il le chasserait de chez sa sœur, malgré toutes les suites que pourrait avoir un pareil esclandre. J'étais encore toute stupéfaite de la chaleur avec laquelle il en parlait, lorsque la contredanse finit. Alors il se leva, fut à Jeannette, lui dit que sa mère la demandait, et la conduisit près d'elle, sans s'inquiéter de ce que dirait son danseur en la voyant ainsi disparaître. J'avoue que ce beau zèle me sembla au-dessus de

celui qu'on doit avoir pour défendre la vertu des séductions du vice; et ne voulant pas dire à sir James ce que j'en pensais, je rejoignis ma belle-mère et M.me de Gercourt, qui étaient dans le salon de jeu. Cette dernière me parla de toutes les personnes qui s'y trouvaient, et m'en fit des portraits aussi plaisans que peu flattés. — Voyez, me disait-elle, cette jeune provinciale, toute couverte des plumes, des perles et des fleurs que depuis trois ans elle reçoit de Paris; remarquez les mines gracieuses qu'elle fait à ce grand jeune homme, dont la coiffure énorme ressemble à celle de M. Desmasures, et voyez de quel air dédaigneux elle parle à celui qui est à côté d'elle; pour le petit

homme habillé de noir auquel elle ne répond que si brusquement, vous devinez sans peine qu'il est son mari; quand à celui qu'elle dédaigne, c'est bien certainement un favori disgracié qui, malgré l'inconstance de l'objet de ses feux, a la faiblesse de l'adorer encore. L'amant heureux en prend pitié et permet qu'il végète auprès de son ingrate, il sait que des cendres ne se rallument jamais, et il compte encore plus sur le mérite d'un homme tel que lui pour captiver la femme la plus légère. Ah ! j'oubliais de vous montrer la Sapho du pays; jetez les yeux sur celle dont la mise est la plus singulière, vous apercevrez sur sa robe une légère tâche d'encre qui vous prouvera qu'elle

passe sa vie à écrire. Elle n'a cessé de parler vers depuis le dîner, et à chacune de ses citations, le connaisseur, qui ne la quite pas, trouvait quelques comparaisons à faire entre les ouvrages qu'elle citait et les petits chefs-d'œuvre dont il prétend qu'elle est l'auteur. Je ne connais dans toute cette assemblée qu'une personne plus ridicule qu'elle, c'est ce petit homme si laid et si fat, qui tout couvert de diamans jaunes, veut encore briller par les saillies les plus plaisantes. Je n'ai parlé qu'un moment avec lui, mais je sais déjà tous les mariages qu'il a fait, tous les ménages qu'il a raccommodés; et si je n'ai pas voulu deviner toutes les femmes qui ont comblé ses vœux, c'est

vraiment mauvaise volonté de ma part. Quand on fit passer le portrait de cette jeune mariée que vous trouvâtes moins jolie que l'original, il me dit à l'oreille ; j'en connais un plus ressemblant, mais il est destiné à ne voir jamais le jour, et mille propos de cette espèce qui vous auraient amusée autant que moi : si je puis le trouver, ajouta-t-elle, je ne le quitte plus. — Lucie vint interrompre M.me de Gercourt, et lui proposa quelque chose ; elle me pria de la remplacer. Je me chargeai avec empressement du soin de faire les honneurs de sa maison, et je l'engageai à ne pas échauffer son lait en veillant plus long-tems. Si les nourrices savaient le mal qu'elles font à leurs enfans en sacrifiant

leur repos à des plaisirs frivoles, je suis bien sûre qu'elles s'en priveraient; mais il y a toujours auprès d'elles de ces gens qui, ne consultant que l'intérêt qu'ils ont à jouir de leur société, les persuadent que c'est se rendre esclaves que de céder ainsi au devoir prescrit par la nature, et que toutes les mères trouveraient du charme à remplir, si on ne les effrayait pas autant sur les privations qu'il exige.

M.me de Gercourt m'aida à former les parties, elle fut aimable pour tout le monde, et principalement pour les personnes dont elle se moquait le plus, ce qui lui attira toute leur confiance. Sir James la remercia des soins qu'elle prenait, et ne parut pas s'aper-

cevoir que je les partageais; dans ce moment elle remarqua mon collier, et m'en fit compliment. — Cette chaîne est du meilleur goût, dit-elle, et je devine la main qui l'a donné; à ces mots, je me troublai et je ne sais quelle crainte me porta à lui répondre vivement : — oh! oui, elle m'est bien chère! je la tiens de Lucie.... — et de son frère, interrompit-elle, je ne m'étais pas trompée. — Elle lui adressa plusieurs complimens sur cette galanterie, et nous laissa bientôt après pour rejoindre Caroline, qu'elle aperçut à côté de l'abbé de Cérignan. Je me disposais à la suivre, quand sir James me retint, et me dit : — promettez moi, Laure, de ne jamais sacrifier ce gage d'amitié, pas même

à celui à qui vous donnerez le droit de l'exiger de vous ; je vous demande cette grâce comme un bienfait.—Je voudrais qu'il m'en coûtât de vous l'accorder, répondis-je, pour qu'elle eût plus de prix à vos yeux.—C'en est assez, vous promettez, je n'en dois pas espérer davantage. En achevant ces mots il me quitta, je le vis peu de tems après parler à Frédéric, mais aucun des deux ne m'aborda plus de la soirée ; je restai près de M.me de Varannes tant que dura le bal, Caroline ne voulut point danser, je m'étonnai de sa résolution, elle me répondit avec une sécheresse très-marquée, qui me prouva qu'elle était toujours dans les mêmes dispositions à mon égard. L'abbé fut

pendant toute cette journée d'une tristesse sombre. Enfin on se sépara, et je passai le reste de la nuit dans les réflexions les plus tristes. J'éprouve encore un mécontentement, une irrésolution, qui me tourmentent; Lucie me conjure de rester auprès d'elle jusqu'à la fin du mois prochain, bien des raisons me portent à l'accepter, et je ne sais quoi m'en détourne. Oh! que ne puis-je aller près de toi, ma Juliette, tu comprendrais ce que je souffre, tu parviendrais à calmer la douleur que me cause toujours des souvenirs cruels. Ici je n'ose me plaindre, je respecte le bonheur de Lucie et je n'ai pas besoin d'accroître la tristesse de son frère par des plaintes inutiles que peut-

être il ne croirait pas sincères. Voilà ce qui m'afflige.

Adieu, réponds-moi promptement, je n'ai jamais tant desiré tes lettres.

LETTRE XXVI.

Laure à Juliette.

Ma Juliette avait raison, sir James est amoureux, elle n'est dans l'erreur que sur l'objet de son amour.

Cette après-dînée, profitant du peu de jour qu'il faisait encore pour prendre l'air, pendant que Lucie allaitait son fils, je suis allée dans un endroit du bois où je présumais qu'Emma devait être; ne l'y trouvant pas, je m'assis sur un banc, et sans m'apercevoir du froid qu'il faisait, j'allais me livrer à mes tristes rêveries,

quand tout-à-coup mon oreille fut frappé par le son d'une voix qui ne m'était pas inconnue ; elle semblait venir du côté de la petite chaumière. Voici ce que j'entendis : — Avez-vous bien consulté votre cœur, Jeannette, avant de prendre un parti qui doit désespérer celui qui vous aime ? Est-il possible que vous n'éprouviez pas le regret de lui refuser le prix dû à sa constance, après l'avoir flatté de vous posséder, et cela pour une légère faute. Ah ! vous êtes incapable de cette injustice et j'obtiendrai son pardon. — Ah ! milord, que me demandez vous ? répondit Jeannette en pleurant, je suis bien à plaindre ! — je crus en avoir déjà trop entendu, et je ne poussai pas l'indiscrétion plus loin.

Le ton de sir James, les pleurs de Jeannette, et le souvenir de l'éloge qu'il m'en avait fait, suffirent pour m'éclairer. Je revins au château, en réfléchissant sur cette aventure qui ne me fut point difficile à expliquer. Sir James a été trompé par une femme du grand monde, il les croit toutes perfides, cependant son cœur éprouve le besoin d'aimer, et pour se garantir d'une nouvelle trahison, il adresse ses vœux à l'être qui lui paraît le plus innocent; puisse-t-il ne pas s'abuser encore! mais ce que je ne conçois pas aussi facilement, c'est le genre de séduction auquel il s'abaisse : a-t-il le projet d'unir cette petite fille à son sort? Cela n'est pas probable, et s'il ne desire que sa

possession, aura t-il l'infamie de l'acheter au prix du déshonneur d'une famille entière? Cette action s'accorde bien peu avec celles que je lui ai vu faire, et qui lui ont acquis mon estime; mais tout est contraste dans le monde, l'ame la plus vertueuse est susceptible d'un instant d'égarement qui la conduit souvent au crime, pour la livrer ensuite à d'éternels remords, et l'amour offre bien des exemples de cette vérité! Sir James n'a pas conçu le dessein de perdre Jeannette, mais il y parviendra sans s'en apercevoir. Il faudrait qu'un ami lui fît pressentir ce danger; je crois le connaître assez pour être sûre qu'étant averti, il tenterait lui-même de guérir son amour; j'ai

presque envie d'en parler à Lucie, ses conseils le rameneraient à la raison, et j'éprouverais une certaine félicité à lui sauver des regrets plus douloureux encore que ses peines actuelles. Cependant il pourrait m'en vouloir de trahir son secret, et après tout ce qu'il m'a dit de son amitié pour moi, je me croirais ingrate en l'offensant de cette manière. Je sens que je n'aurais pas le courage de braver son ressentiment, lors même qu'il le faudrait pour son intérêt. Ne vas pas croire que je m'aveugle sur la faiblesse de ce sentiment, il est le fruit de l'égoïsme; car si l'estime et la bienveillance de sir James ne m'étaient pas plus chères que son bonheur, je ne penserais point

ainsi ; je sais que cette considération est coupable, et toutefois je ne saurais la surmonter.

J'ai commencé le portrait de Lucie. Elle me dit, il y a quelque jours, qu'elle regrettait de n'avoir pas fait faire, pendant son séjour à Paris, une copie de celui qu'à M. de Savinie, pour le donner à son frère le jour de sa fête. Heureuse de faire une chose agréable pour elle, je lui proposai de l'entreprendre, en lui faisant promettre de le jeter au feu si je ne réussissais pas à le peindre d'une manière passable. Elle a accepté cette convention ; je vais m'appliquer à la ressemblance, elle se fait déjà remarquer, et si je parviens à la rendre parfaite, jamais ouvrage ne m'aura

tant causé de satisfaction. Les heures où sir James est occupé, sont celles de nos séances ; il ne se doute pas de la surprise que nous lui ménageons. S'il allait y être peu sensible ! cela m'étonnerait car il aime tendrement sa sœur ; mais cette tendresse diffère tant de celle de l'amour ! tout ce qui ne tient pas à cette passion n'est qu'accessoire aux yeux d'un amant. Il semble que l'habitude des émotions violentes ôte à l'ame les moyens de se livrer aux sensations plus douces ; les bienfaits de l'amitié sont si peu de chose en comparaison des faveurs de l'amour, qu'un regard de Jeannette lui plaira sûrement davantage que le don de Lucie et le mien.

J'attribue à la saison le surcroît de mélancolie que j'éprouve; ces arbres dépouillés, ces champs desséchés par le froid, cette campagne déserte; tout annonce le sommeil de la nature, et ce spectacle a quelque chose de triste qui doit influer sur tous les êtres organisés délicatement. A la ville ce tems est celui des plaisirs, on ne s'y aperçoit pas de la rigueur des frimats; les malheureux qui en souffrent, osent à peine importuner les riches de leurs plaintes, et souvent, pour un bal, les fenêtres du premier sont ouvertes, dans la même maison où des infortunés se meurent de froid et de faim. Mais combien de gens n'ont jamais fait cette réflexion! Ils s'amusent, c'est assez; et

quand tout s'empresse à servir leur plaisir, quand tout ce qui les entoure en présente l'image, pourquoi le troubleraient-ils par le souvenir des maux qu'ils n'ont jamais tenté de soulager !

Adieu.

LETTRE XXVII.

Laure à Juliette.

Tes lettres sont bien courtes, ma Juliette; tu ne me parles plus avec cette franchise et cette gaieté qui ajoutaient tant de charmes à ceux de ton style, me cacherais-tu quelques peines ? Ah ! je ne te pardonnerais point de m'ôter le plaisir douloureux de les partager ; moi qui n'ai pas un seul secret pour toi, n'oserais-tu me reprocher quelques torts ? Non, tu sais comment j'ai toujours accueilli tes conseils ; mais, par grace, ne me laisse pas plus long-

tems dans cette cruelle incertitude, ou je croirai que ton amitié pour Laure se refroidit; et l'idée de ce malheur surpassera tout ce que tu pourrais m'apprendre de fâcheux.

Depuis près de huit jours nous n'avions pas passé trois heures avec sir James, quand il vint hier soir nous proposer d'entendre la lecture d'un livre intéressant qu'il venait de recevoir de Londres. Lucié lui répondit d'un ton piqué : — Nous vous remercions de cet acte de complaisance, mon frère, il vous dérangerait sûrement des occupations qui vous retiennent loin de nous depuis si long-tems, et nous sommes trop intéressées à les voir finir pour vouloir vous en distraire. — Il ne parut pas étonné

de

de ce reproche, et sans s'excuser il fut s'asseoir près de la cheminée, et se mit à rêver. Emma, qui n'aime point les gens sérieux, fit signe à Jenni de monter sur les genoux de son oncle pour le faire rire, et de son côté employa toutes ses petites grâces pour l'engager à jouer avec elles. Impatientée de ne recevoir de lui que des caresses, au lieu de le voir se prêter à toutes leurs folies, elle lui dit : — va, tu n'es pas si aimable que mon oncle Frédéric ! Dans ce moment Frédéric entra. — Vous arrivez à propos, lui dit sir James, votre nièce et ces dames vous desiraient vivement. — Je trouvai quelque malignité à nous faire partager ainsi le desir d'Emma sans que nous l'eussions manifesté, et je ne pus

m'empêcher de regarder sir James d'un air fort mécontent, qui ne lui échappa point. Frédéric venait de la part de sa mère, pour me remettre une lettre de M. R....., propriétaire du château d'Estell : en tirant cette lettre de sa poche, il laissa tomber un billet auquel je ne pris pas garde dans l'instant; mais ayant entendu sir James lui dire de le ramasser, je fixai les yeux dessus, et reconnus mon écriture, avant qu'il se soit précipité pour le prendre. Imagines-toi l'impatience que j'éprouvai, en lui voyant serrer ce billet dans son sein avec tant d'empressement et d'un air si ému, qu'on devait croire que c'était une lettre amoureuse ! Ce mouvement fut remarqué de Lucie, de son frère; il

l'eût été de cent personnes tant il était ridicule. Tu devines dans quel embarras il me jetta, je demandai la permission de lire la lettre qu'il m'avait remise, je la décachetai, mais j'essayai en vain de la déchiffrer ; ma vue était troublée, et je souffrais trop de mon dépit, pour être en état de suivre deux idées. Je voulus dire quelques mots, faire une réponse à ma belle-mère, je m'embrouillai dans mon discours, au point de le rendre inintelligible. Frédéric paraissait jouir de cet embarras, et sir James me contemplait d'un air qui semblait dire, « je me doutais de leur correspondance ». Lucie fut la seule qui ne chercha pas à augmenter mon tourment. Ah! combien je lui suis reconnaissante

de cette délicatesse, c'est ainsi que tu aurais fait; mais conçois-tu cette fatuité de la part de Frédéric? Car il n'est pas sincère dans son indiscrétion, le billet qu'il a de moi détruirait tous les soupçons qu'il veut faire naître, si on venait à le lire, et il est impossible qu'il y attache aucun prix, puisqu'il renferme ce qui doit le moins flatter son amour. Ce trait me donne une bien mauvaise opinion de lui, et je ne crois pas le lui pardonner de ma vie.

D'après cette scène j'étais disposée à me faire des chagrins de tout. Emma se trouva près de moi, je lui reprochai d'avoir dit à son ami une chose désagréable, elle s'en repentit et fut pour l'embrasser; mais sir James la repoussa,

sortit brusquement de la chambre, et la pauvre enfant désolée d'un accueil aussi extraordinaire, vint se jeter en pleurant dans mes bras. Ses larmes firent couler les miennes ; je sentis combien l'action de sir James devait l'affliger : c'est la première fois, me disais-je, que ses caresses sont repoussées ! Et il faut plus que de l'insensibilité pour traiter aussi durement cette bonne petite. S'il croyait nécessaire de la punir de l'espèce d'injure qu'elle lui avait dite, au moins aurait-il dû m'épargner ! Il n'ignore pas la peine que ressent une mère du moindre chagrin qu'on fait à son enfant, et je suis certaine qu'il a voulu m'outrager.

Oppressée par cette cruelle idée, j'ai pris Emma pour la

mener coucher, profitant de cette occasion pour rentrer dans mon appartement et m'y livrer aux tristes pensées qui remplissaient mon cœur. Je repassai tout ce qui m'était arrivé dans la journée, et je trouvai qu'excepté de Lucie j'avais éprouvé de tout le monde une chose désagréable ; ma fille elle-même m'avait affligée par son mot à sir James, je n'étais pas contente de moi, je ne l'étais de personne. J'ai fait dire à Lucie que je ne descendrais pas souper, et j'ai passé une partie de la nuit à lire, ou pour mieux dire, à feuilleter un livre, car je ne me rappelle pas un mot de ce qu'il contenait. Je ne me reconnais plus, Juliette. Tout m'ennuie ou m'afflige, les arts que je cultivais

avec tant de plaisir n'ont plus aucun charme pour moi ; sans le portrait de Lucie j'aurais déjà abandonné la peinture, la musique m'émeut au point de n'en pouvoir faire un quart-d'heure sans pleurer, je change vingt fois de livre dans une matinée ; ces poëtes italiens dont l'imagination brillante me transportait en idée dans ces palais enchantés, que la magie élève au héros et à la beauté qu'il adore, ne me paraissent plus qu'emphatiques ; nos romans me semblent insipides, et nos auteurs sérieux je ne les comprends plus ; il faut pour les entendre les suivre attentivement dans leur marche méthodique, les commenter souvent et ne pas prendre une seule de leur compa-

raison. Ce travail m'est devenu impossible, et je n'ai guère d'application que pour traduire quelques ouvrages anglais dont la mélancolie s'accorde avec la mienne; jamais je ne me suis vue dans cet état de langueur, dans ce vague où nagent mes pensées, sans oser se fixer sur aucun objet. Dans le tems où le plus grand malheur me livra au désespoir, tu le sais, ma Juliette, je souffrais horriblement, mais la violence de mes douleurs semblaient accroître les forces de mon ame. Aujourd'hui je ne ressens que faiblement mes peines, et je n'en desire ni la fin ni le soulagement. Je croirais que ma vie s'éteint, si la présence de ma fille, si l'arrivée de tes lettres ne faisaient battre mon

cœur encore bien vivement ; mais tout ce qui appartient à ces deux sentimens me rend ma sensibilité, et cela doit te prouver qu'ils sont liés l'un à l'autre, pour durer autant que mon existence.

LETTRE XXVIII.

Laure à Juliette.

Je l'accusais à tort . . . lui ! séduire l'innocence ! ah ! comment ai-je pu concevoir cette idée ? vois, mon amie, avec quelle facilité je suis tombée dans une faute que j'ai blâmé tant de fois, et si l'on doit réfléchir avant de ternir l'estime qu'on porte à la vertu ; par des soupçons indignes d'elle.

M. Bomar est venu ce matin, dans le moment où Lucie me donnait une séance. Ne voulant pas le laisser attendre dans le salon, nous nous sommes décidées à le

mettre dans notre confidence en le recevant dans ma chambre ; il est monté, a vu le portrait, la trouvé d'une ressemblance frappante, et m'a dit : — il n'appartient qu'à vous, aimable Laure, d'acquitter les heureux que sir James fait; ils n'ont que leur reconnaissance à lui offrir, et vous, vous pouvez par vos talens et par votre amitié, lui donner des jouissances aussi douces que durables, et qui seront partagées par tous ceux qu'il intéresse. — Je ne saurais te peindre le bien que me firent ces paroles ; elles répandirent sur mon ame un beaume bienfaisant. Je pensai qu'en effet c'était obliger tous les gens qui l'aiment, que de faire quelque chose pour lui. S'il ne m'en sait pas gré,

dis-je en moi-même, j'aurai toujours fait une bonne action, et le plaisir qu'elle causera à Lucie, au respectable curé, me dédommagera de son indifférence. Après la séance, nous descendîmes pour dîner ; sir James nous attendait dans le salon avec Emma et Jenni. La première vint à moi avec tout l'empressement de la joie, pour me montrer une corbeille remplie de joujoux que sir James avait été lui-même acheter le matin à D***. Je vis dans cette bonté de sa part, le desir de réparer son injustice, et j'oubliai tout ce qu'elle m'avait fait ressentir. Pour mon Emma, elle n'en gardait pas le moindre souvenir, et ne s'occupait qu'à m'apporter alternativement les poupées de

Jenni et les siennes. J'avais déjà une vingtaine de joujoux sur mes genoux, quand elle y posa encore un énorme chariot, dont le timon vint me frapper le sein ; la douleur que j'en éprouvai me fit jeter un cri ; sir James en fut effrayé, le saisit et le lança avec violence à l'autre bout du salon. Emma, sans paraître s'apercevoir qu'il l'avait brisé, s'écria :— Pauvre maman? lui me demanda aussitôt si je n'étais pas blessée ? — Non, lui répondis-je ; je ne souffre pas, à beaucoup près, autant qu'hier. A ces mots, il s'empara de ma main, la serra et me regarda comme pour implorer son pardon. Alors Lucie qui n'avait point été témoin de cette petite scène, arriva, et nous nous mîmes à table.

Au dessert, M. Bomar nous dit : « — Je suis chargé de vous présen- » ter une requête ; il ne s'agit rien » moins que de la signature d'un » contrat de mariage, et j'espère » que vous ne refuserez pas cette » faveur à de jeunes époux unis » par sir James. — Est-il bien vrai, » mon frère ? Quoi ! c'est vous » qui faites des mariages, dit » Lucie d'un air étonné. Sir » James lui répondit par un sou- » rire, et M. Bomar reprit : — oui » madame, c'est lui, et malgré » tout ce que mon récit va faire » souffrir à sa modestie, je veux » le condamner à l'écouter pour » le punir de sa discrétion en- » vers moi. Vous connaissez la » petite Jeannette, (à ce nom je » me rapprochai de lui pour ne pas

» perdre une de ses paroles) elle
» est gentille, bonne, continua-
» t-il ; mais un peu étourdie, ses
» parens l'ayant toujours laissée
» jouir d'une entière liberté ; sa
» volonté est souvent absolue, et
» quelquefois elle en fait un mau-
» vais usage, comme vous allez
» en juger : le jour de la fête, on
» lui dit de cent manières qu'elle
» était jolie, qu'elle dansait à
» ravir, et qu'il était dommage
» que tant de charmes fussent
» enfouis dans un petit village,
» quand ils pourraient lui attirer
» l'admiration de toute une ville.
» Ces discours étaient plus que
» suffisans pour tourner la tête de
» notre étourdie ; aussi produisi-
» rent-ils tout l'effet qu'on en
» devait attendre. Elle se crut un

» moment *dame ;* en prit tous les
» airs , et traita avec mépris le
» pauvre Julien qui s'était permis
» de ne la pas quitter de la soirée
» pour lui parler plus souvent du
» bonheur dont ils allaient jouir
» après leur mariage , car ils
» étaient à la veille d'être fiancé.
» Le père de Jeannette aurait
» mieux aimé donner à sa fille un
» mari plus riche et particulière-
» ment un fermier des environs ,
» qui n'est pas jeune à la vérité ,
» mais dont les possessions sont
» fort belles. Jeannette lui préféra
» Julien , et elle obtint de son père
» qu'il exaucerait les vœux de leur
» amour. Les choses en étaient là ,
» quand Julien se vit quitter brus-
» quement par elle , pour danser
» avec un élégant officier ; outré

» de cette injure, il se livra à son
» juste ressentiment, et dit qu'il
» serait bien fâché de lier son sort
» à celui d'une femme aussi co-
» quette. Il ajouta à ce propos
» plusieurs choses piquantes, que
» d'obligeans amis allèrent tout
» de suite répéter à Jeannette.
» Celle-ci furieuse de se voir à
» son tour dédaignée, conçut le
» projet de se venger, et sans ré-
» fléchir que sa vengeance retom-
» berait aussi sur elle, elle alla
» trouver son père, lui dit qu'elle
» cédait aux sages raisons qu'il lui
» avait données, pour l'engager à
» accepter la main du fermier, et
» qu'elle avait résolu de rompre
» avec Julien, s'étant aperçue que
» son caractère la rendrait sûre-
» ment malheureuse. Le père,

» enchanté de ce changement,
» l'accablait de caresses et lui ré-
» pondit qu'il se chargeait d'arran-
» ger l'affaire pour le mieux. Pei-
» gnez-vous le désespoir du pauvre
» Julien quand il apprit cette nou-
» velle. Il accourut sur l'instant
» chez Jeannette, elle n'y était
» pas ; espérant la trouver dans le
» parc, il se mit à l'arpenter en
» courant à toutes jambes. Il était
» si préoccupé de son malheur,
» qu'en passant dans une allée il
» heurta sir James et faillit se jeter
» par terre. Sir James le soutint,
» et remarquant son air égaré lui
» demanda ce qu'il lui arrivait. —
» Ah! milord, dit ce bon garçon,
» je suis un homme perdu : Jean-
» nette ne veut plus de moi ; elle
» veut en épouser un autre. S'il

» faut qu'elle le fasse, j'irai me
» noyer. — Je ne vous dirai pas
» avec quelle compatissante bonté
» sir James calma son désespoir ;
» il rencontrait un malheureux,
» et vous savez d'avance tout ce
» qu'il devait faire pour lui.
» Vous apprendrez seulement
» qu'il questionna Jannette sur
» sa nouvelle résolution, et que
» s'étant convaincu que son
» amour pour Julien était plus
» vif que jamais, il a bientôt
» obtenu son pardon. Depuis hier
» les amans sont réunis, et je ne
» sais comment a fait sir James ;
» mais le père n'a pas l'air de re-
» gretter l'alliance du fermier.
» Cette famille le bénit, et vous
» mettrez le comble au bonheur
» de ces époux, en signant le con-

» trat qui doit les unir pour la vie» .
—M. Bomar se tut, et Lucie sonna pour donner l'ordre d'aller chez le concierge l'avertir que nous irions à six heures lui faire une visite. Elle parla long-tems à M. Bomar, sur tout ce qu'il venait de raconter. Je ne pus me méler de leur conversation ; les yeux baissés, rougissant d'avoir si mal interprété une action vertueuse, d'avoir accusé l'être le plus parfait ? Je m'accablais de tous les reproches qu'il était en droit de me faire ; j'aurais voulu lui laisser lire dans mon ame, pour qu'il sût à quel point j'expiais ma faute par mon repentir. Oui, mon amie, c'est la dernière fois que je tomberai dans ce tort, dussai-je être souvent dupe des apparences de

la vertu, je ne m'abaisserai plus à la soupçonner.

A six heures Lucie prit le bras de M. Bomar, sir James m'offrit le sien, et nous allâmes tous chez le père de Jeannette. On nous attendait, la famille était rangée autour de la chambre, une table était au milieu. Le notaire du village y posa des lumières, s'assit auprès et commença la lecture du contrat, en l'interrompant à chaque instant pour imposer silence aux enfans qu'on avait rassemblés dans un coin de la salle et qui ne cessaient de se disputer à qui aurait la place de devant, pour mieux voir les dames du château. La lecture ne fut pas longue. Le père Simon, paré comme un jour de dimanche,

vint présenter à Lucie la plume et l'engager à signer, il me fit après elle la même politesse, j'écrivis au bas du contrat, M.me d'Estell se charge du trousseau de Jeannette, et lorsque je relus ce que j'avais écrit, je vis que Lucie venait de doter Jeannette. Le notaire empressé de faire connaître à Simon et à sa femme les cadeaux qu'on faisait à leur fille, leur fit lire nos signatures. Ces bonnes gens pleurèrent de joie et de reconnaissance ; le père me dit : — Vous ne savez pas tout, milord a défendu qu'on en parlât, mais il a donné à Julien une somme si considérable, qu'il va acheter avec, la ferme du cousin George, qui vaut plus de douze mille francs.—Rien

ne pouvait plus m'étonner de la part de sir James, et j'étais préparée à ce nouveau bienfait. Cependant je desirais lui parler pour lui demander si le tableau du bonheur de cette famille ne lui faisait pas oublier bien des momens de chagrins. Dans cette intention, je m'approchai de lui pour lui faire cette question : — Qui sait, me répondit-il, si ce bonheur doit durer long-tems ! Il faut l'espérer, lui dis-je ; Julien et Jeannette s'aiment tendrement ; vous venez d'assurer à jamais le repos de leur existence, et tout se réunit pour leur présager un avenir heureux. — Un avenir heureux ! répéta-t-il : ah ! que cet espoir est trompeur !.... Je les plains bien s'ils peuvent

s'y livrer !..... Le sort leur fera payer cher une illusion si douce ! Qui vous dit que cette jeune fille, dont la fidélité semble avoir pour garans l'innocence et l'amour ; qui vous assure, ajouta t-il, qu'elle reste toujours aussi pure ? entourée d'exemples de vertu, elle les imite tout naturellement ; mais si le hasard lui fait rencontrer une de ces créatures intéressées à corrompre cette innocence pour excuser leurs vices en les rendant communs ; qui peut répondre qu'elle résistera au charme employé pour la séduire ? Ah ! Laure, tant que les hommes seront méchans, et les femmes faibles, il n'y aura jamais de félicité durable dans le monde !.... — Je voulus essayer de combattre cette

cette opinion, mais ce fut en vain. Cet homme est bien malheureux, ma Juliette, puisqu'il ne compte même pas sur la durée du bien qu'il fait !

Emma et Jenny s'étaient mêlées avec les petits paysans, et lorsqu'on interrompit leurs jeux pour se retirer, les regrets furent si vifs qu'il fallut promettre de les réunir incessamment. Elles sont invitées à la noce qui se fera dans deux jours au château. Lise va demain à D*** pour les emplettes du trousseau.

Nous passâmes le reste de la soirée presque gaiement. Lucie avait reçu en rentrant une lettre de son mari qui lui apprenait de bonnes nouvelles. Le brave M. Bomar était tout réjoui du bonheur de la famille Simon, et j'éprouvais

moins de mal-aise que le matin. Il fallait que mes yeux fussent plus animés qu'ils ne le sont habituellement, car sir James ne cessait de les regarder avec étonnement ; et Lucie, après les avoir observés, me dit : — Savez-vous bien, ma chère Laure, que vous êtes beaucoup plus aimable aujourd'hui qu'hier. — N'êtes-vous pas plus heureuse, lui répondis-je ? hier j'avais mille raisons de m'affliger, aujourd'hui je les aurais encore que je les oublierais en voyant votre joie. — Vous êtes une femme charmante, me dit M. Bomar, et sans mes soixante ans et ma cure, je serais fou de vous. — Cette plaisanterie fit sourire sir James qui me dit en sortant de table : — Il est bien heureux d'avoir tant d'armes contre vous.

Adieu, chère Juliette, le plaisir de t'écrire m'a fait oublier l'heure, je sens que j'ai besoin de repos, cependant ne vas pas t'inquiéter, car je suis mieux portante que je ne l'ai été depuis bien long-tems.

LETTRE XXIX.

Laure à Juliette.

De quel jour affreux tu viens m'éclairer, ma Juliette !... hélas ! serait-il vrai, que l'épouse de Henri, oubliant tous les liens que la mort n'a pu rompre, nourrît dans son cœur un sentiment coupable ?.... *J'ai deviné ton secret*, me dis-tu, *avant que tu soupçonnasse en avoir un*, et voilà ce que tu n'osais m'avouer ! Ah ! mon amie ! Pourquoi as-tu si long-tems attendu ?.... Pourquoi ta prévoyante amitié ne m'a-t-elle pas avertie d'un danger si funeste ? je

l'aurais fui..... peut-être sans regret... Mais à présent..... que vais-je devenir ?... Pourrais-je le voir encore..... celui qui cause mes tourmens et qui doit les ignorer toujours ?.... Non, je vais m'arracher de ces lieux, je vais loin de lui expier mon infidélité ! c'est auprès du tombeau de Henri que je retrouverai mes forces! c'est là que, baignée de mes larmes, j'invoquerai son ombre ! c'est là que j'obtiendrai du ciel le pardon dû à mon repentir, et le courage de surmonter ma faiblesse.

Depuis que j'ai reçu ta lettre je n'ai cessé de pleurer ; d'abord j'ai voulu combattre tes raisons ; j'ai voulu douter de mon malheur : moi de l'amour ! me disais-je, quand le souvenir de mon époux

occupe encore si vivement mon cœur, quand les caresses de ma fille me le rappellent à tout instant ! Ah ! Juliette se trompe, les vertus de James lui ont attiré mon estime, et ses malheurs ma pitié. Cet intérêt est vif, sans doute ; mais il l'inspire à tous ceux qui le connaissent, et j'ai dû le ressentir comme eux. Rassurée par cette réflexion, j'allais chercher à détruire ton erreur, en t'assurant qu'il ne me coûterait rien de retourner à Varannes, et que l'empressement que j'allais mettre à mon retour te prouverait mon indifférence, quand tout-à-coup mon cœur se gonfla : je sentis redoubler son oppression à la seule idée de me séparer de lui. Je ne le verrai plus, me dis-je ; ce mot

fit tomber le voile qui me cachait à moi-même, je vis son image empreinte dans mon cœur ; et récapitulant toutes mes actions depuis un certain tems, je reconnus qu'elles n'avaient été dirigées que par le desir de lui plaire. Ah! ma Juliette !.... que cet aveu ne me fasse rien perdre dans ton estime ; je ne le ferai jamais qu'à toi, cette promesse doit te tranquilliser ; d'ailleurs, à quel autre pourrais-je confier mon amour? Celui qui l'inspire est loin de le partager ; et cette certitude, jointe à tes conseils et à mes souvenirs, me guérira bientôt.

Luciesort de chez moi ; l'état où elle m'a vue l'a persuadée facilement que j'étais malade : je lui ai témoigné mes regrets de ne pou-

voir assister à la noce de Jeannette ; et je l'ai conjurée de ne pas priver pour moi tous ces bonnes gens de sa présence ; elle a cédé à mes instances et m'a fait promettre que je descendrais seulement un instant pour combler la joie des nouveaux époux, qui seraient désolés, a-t-elle dit, de ne pas me voir le jour de leur bonheur. Cette complaisance va me coûter bien cher ! Conçois-tu ce que j'éprouverai en le revoyant? Comment soutenir ses regards et lui cacher mon trouble ?.... Ah ! si je savais qu'il pût en deviner la cause, je mourrais plutôt que de me présenter à lui !....

LETTRE XXX.

Laure à Juliette.

Je suis descendue ce soir comme je l'avais promis ; et en entrant dans la salle où tout le monde était réuni, mon émotion a redoublé si fortement, qu'à peine ai-je eu la force de me traîner auprès de Lucie. Il faut croire que ma pâleur était effrayante, car sir James en a été frappé. — O ciel ! a-t-il dit, en me voyant : seriez-vous dangereusement malade ? — Non, lui ai-je répondu, je ne suis qu'un peu indisposée. — Laure, reprit-il du ton le plus touchant, ne nous

cachez pas vos souffrances, et si quelque chagrin en est la cause, ne nous ôtez pas la douceur de le partager. A ces mots deux larmes s'échappèrent de mes yeux : —Vous pleurez, ajouta-t-il, le bonheur de ces époux réveille vos souvenirs douloureux : ah ! vous ignorez à quel point votre douleur déchire mon ame ! — Il me plaignait, Juliette ; la pureté de son cœur ne lui permettait pas de me croire affligée d'un autre malheur que de celui dont il m'a vue si souvent occupée. Qu'aurait-il pensé de moi, s'il avait su combien j'étais indigne de son tendre intérêt ? s'il avait deviné que cette femme dont il déplorait le sort, était encore plus à plaindre par tout ce qu'elle souffre pour lui, que par ses regrets ;

mais il était loin de me croire aussi coupable, et j'espère le laisser toujours dans cette erreur.

Lucie m'a présenté les nouveaux mariés, et si quelque chose avait pu me distraire, j'aurais certainement joui de leur gaieté franche, de la petite vanité de Jeannette, qui ne passait pas devant une glace sans admirer sa parure, et du plaisir qu'éprouvait son mari à entendre dire qu'elle était charmante : en effet, elle m'a paru cent fois plus jolie que le jour de la fête : ses yeux étaient moins animés ; un sentiment de pudeur les faisait souvent baisser, et son embarras semblait encore ajouter à ses charmes. Pour Julien, il était triomphant : on n'entendait sortir de sa bouche que les noms de Jeannette et de

sir James ; le reste du monde n'était plus rien pour lui. Lucie me racontait avec quelle pompe la cérémonie du matin s'était faite, lorsqu'on vint annoncer la visite de M.me de Gercourt, de l'abbé et de Caroline; je me levai pour les placer près de Lucie; sir James leur fit un salut très-froid, et s'assit à côté de moi comme auparavant. Leur ayant demandé ce qui nous privait du plaisir de voir ma belle-mère, M.me de Gercourt nous apprit que s'étant trouvée fort incommodée dans la journée, elle s'était mise au lit ;—elle a reçu une mauvaise nouvelle, ajouta-t-elle : Le maréchal de V... a écrit à Frédéric de se rendre avant quinze jours à son régiment: on s'occupe des préparatifs de la guerre et des moyens de se mettre

en campagne le plutôt possible. M.me de Varannes, pour qui cette guerre a déjà été si funeste, redoute le moment où Frédéric la quittera pour aller combattre. Son imagination frappée présage un nouveau malheur, et la peine qu'elle en ressent a sensiblement altéré sa santé. — Malgré tout le desir que nous avions de vous voir, continua-t-elle, nous ne l'aurions pas quittée si Frédéric ne s'était engagé à rester auprès d'elle. — Je témoignais à M.me de Gercourt combien je prenais part à l'affliction de ma belle-mère, quand sir James se leva brusquement et fut parler à Caroline ; j'étais curieuse de savoir l'accueil qu'elle lui ferait, et, profitant de l'instant où Lucie questionnait M.me de Gercourt,

pour terminer ma conversation avec elle, je fixai mes yeux sur Caroline et la vis rougir à l'approche de sir James. Je n'entendis point ce qu'il lui disait ; mais je m'aperçus bien que l'abbé n'en perdait pas un mot. Celui-ci craignant que leur entretien ne se prolongeât, pria sir James de le conduire près de la mariée pour lui faire son compliment. Ils s'éloignèrent tous deux, et bientôt se mirent à causer. M.me de Gercourt employa ce tems à nous parler de tout ce qui se passe à la cour. Elle sait le roman de toutes nos princesses, et les traite impitoyablement. J'étais étonnée de lui entendre approfondir un tel sujet devant Caroline, et e réfléchissais que des volumes de morale ne dé-

truiraient pas l'impression que ses récits scandaleux venaient de produire sur cette jeune personne, lorsqu'elle ajouta qu'il n'était plus possible de vivre à la cour; que les femmes y affichaient l'irréligion et les hommes tous les vices imaginables; que leur insolence s'accroissant tous les jours et tombant sur des gens de mérite, elle finirait par les rendre haïssables aux yeux du peuple même. — J'étais assez de ce dernier avis, et je dis quelques mots qui pouvaient le lui faire entendre, lorsqu'elle en changea tout-à-coup, pour me répondre qu'il serait encore plus dangereux de nuire au pouvoir de la noblesse, en lui ôtant les moyens d'opprimer, que de se soumettre à tous ses injustes privi-

léges ; alors elle entra dans les plus grands détails, pour prouver ce qu'elle venait d'avancer ; et le soin qu'elle mit à nous apprendre le degré de respect qu'on devait à un chevalier de l'ordre; la distance qui existait entre lui et un simple cordon rouge, enfin de quelle importance il était à l'État de ne pas confondre tous les rangs, me confirma dans l'idée que si elle pensait mal des nobles, elle avait beaucoup de vénération pour la noblesse. Après une longue dissertation, elle fit appeler l'abbé qui donna la main à Caroline pour monter en voiture ; sir James offrit la sienne à M.me de Gercourt, qui lui dit en confidence, mais assez haut pour que je l'entendisse : — l'air de Savinie est sûre-

ment contraire à M.me d'Estell ; car je la trouve extrêmement changée ; et je crains que tous les plaisirs qu'elle y goûte ne l'y retiennent trop long-tems pour les nôtres et pour sa santé. — Votre crainte est obligeante, madame, répondit James ; mais je la crois mal fondée. M.me d'Estell nous a déjà menacés de son départ, et l'indisposition de M.me de Varannes va probablement le hâter ; — J'en suis fâchée pour vous, milord, mais je le souhaite : en disant ces mots la voiture s'éloigna, et je restai toute stupéfaite des dernières paroles de M.me de Gercourt. J'ai cherché à les interpréter de différentes manières, toutes m'ont laissé de l'incertitude ; et je me suis seulement

promise d'échapper autant qu'il me serait possible à sa pénétration.

Après cette visite, je ne restai plus qu'un quart d'heure dans le salon. Pendant ce tems, sir James parla beaucoup de l'abbé de Cérignan : il fit l'éloge de sa conversation; dit qu'elle était instructive et amusante, lui reprocha sa causticité et l'assurance avec laquelle il tranche sur tout. Enfin, il s'occupa entièrement de lui. Lucie voyant que je souffrais, m'a engagée à prendre quelque repos, j'ai profité de son offre et suis montée dans mon appartement, non pour y jouir d'un moment de calme, il n'en est plus pour moi ! mais pour te parler encore de mes chagrins et des conseils que j'attends

de ton amitié. J'ai peur que sir James n'ait attribué ma tristesse au départ de Frédéric ; il aura pensé que j'en étais instruite. Comment le désabuser sans commettre une inconséquence ? Voilà ce que j'ignore ; cependant c'est bien assez de lui cacher le motif de ma douleur, sans lui laisser croire qu'un autre en est la cause ; et tu ne saurais imaginer combien je tiens à ce qu'il soit persuadé que l'amour maternel et l'amitié sont les seuls sentimens qui remplissent mon ame.

Adieu, ma Juliette, plains ta Laure ; mais ne cesse pas de l'aimer autant qu'elle t'aime.

LETTRE XXXI.

Laure à Juliette.

Mon retour à Varannes est fixé. Dans quatre jours je quitte Lucie et son frère. La raison ne m'en ferait pas un devoir, que la froideur impolie de sir James m'y déciderait. Depuis avant hier il s'est à peine informé de ma santé ; il a évité toutes les occasions de se trouver près de moi ; enfin il s'est conduit de façon à me prouver que ma présence ne lui était nullement agréable. Je lui rends grace de cette franchise, elle me donnera le courage de me séparer

de lui sans regret ; et si son image me poursuit dans ma retraite, au moins s'offrira-t-elle à mes yeux dépourvue de tous les charmes qui auraient été si dangereux pour moi. Je ne verrai plus cette expression noble et touchante, empreinte sur chacun de ses traits ; ce sourire mélancolique qui portait dans l'ame un sentiment doux et langoureux ; ils ont fait place à tous les signes qui annoncent la fierté et l'indifférence. Cette nouvelle image me garantira du souvenir de l'autre, et bientôt je ne souffrirai plus que de m'être aveuglée un instant, au point de comparer les inégalités de ce caractère bizarre, aux perfections d'un être qui n'a vécu que pour mon bonheur.

Le portrait de Lucie est achevé ; elle l'a fait monter sur une jolie bonbonnière, que Jenni et Emma doivent donner demain à sir James. Je ferai en sorte de n'être pas témoin de la manière dont il recevra ce présent, sûre qu'il en sera faiblement satisfait. Lucie a la bonté de s'imaginer qu'il lui causera un plaisir infini ; je ne sais quoi m'avertit qu'il ne l'accueillera qu'avec froideur ; mais je n'y veux plus penser. Oublie tout ce que je t'en ai dit, et ne me parle plus désormais que de ce qui t'intéresse.

Ma petite Emma me donne quelque inquiétude; depuis deux nuits elle ne dort pas, et le soir il lui prend un petit mouvement de fièvre. Le médecin m'assure qu'il est l'effet de sa croissance : elle gran-

dit beaucoup ; mais je crains qu'il ne se trompe sur la cause de ses fréquens accès ; s'ils se réitèrent encore, je t'enverrai un bulletin exact de tout ce que j'aurai remarqué sur son état, et tu le montreras au docteur Nélis : j'aurai plus de confiance dans la consultation qu'il te remettra, que dans toutes les ordonnances de nos médecins de campagne. Ce n'est pas que je les accuse d'ignorance ; mais j'ai toujours peur qu'ils ne fassent abus des remèdes, pour mieux prouver l'emploi qu'ils en savent faire ; et je trouve que lorsqu'on est assez malheureux pour être obligé d'avoir recours à la médecine, il ne faut pas se confier légèrement. J'ai rencontré dans le monde des gens qui livraient leur

santé et celle de toute leur famille, à ce qu'ils appelaient un médecin de leurs amis. La crainte d'humilier l'amour-propre de cet ami, les empêchait souvent d'en appeler un autre dans les momens de danger, et je les ai vus plus d'une fois victimes de cette complaisance ; enfin ils m'ont appris à ne pas les imiter, et je ne connais aucune considération qui pût me déterminer à une condescendance aussi blâmable.

LETTRE

LETTRE XXXII.

Laure à Juliette.

Je reviens de chez ma belle-mère : elle est véritablement affectée du départ de Frédéric ; cependant elle se porte mieux. Je lui ai annoncé mon prochain retour, elle a paru le desirer. M.me de Gercourt m'a dit qu'il était tems que je revinsse, que les habitans du château de Varannes commençaient à devenir jaloux de ceux de Savinie. En disant ces mots elle regardait Frédéric qui paraissait content de l'entendre exprimer aussi franchement, ce qu'il n'aurait pas

osé me dire. Mais l'abbé, trouvant que la société de sir James devait être fort ennuyeuse pour une jolie femme, ajouta, avec un ton d'ironie, qu'il croirait ses plus grands péchés absous, s'il était resté aussi long-tems que moi près de lui. Cette épigramme m'a semblé aussi méchante qu'injuste ; j'y ai répondu en disant que je ne m'étais point ennuyée un instant pendant mon séjour à Savinie. Lucie, ai-je dit, possède un caractère aussi doux qu'aimable ; son frère a de l'esprit sans méchanceté, sa tristesse, quoique un peu sombre, n'empêche pas sa société d'être agréable, et sa conversation est semée de traits délicats et sensibles, qui valent toutes les saillies de la malignité. Je n'eus pas plutôt

fait cet éloge que je m'en repentis. L'abbé l'écouta avec impatience ; M.me le Gercourt en sourit, et au bout d'un moment je les vis chuchoter de manière à me persuader qu'ils me tournaient en ridicule ; choquée de cette impertinence, j'ai pris congé de ma belle-mère, et suis sortie sans dire un mot d'adieu à personne. Frédéric est venu me reconduire. — Ne croyez pas, m'a-t-il dit en chemin, que je partage l'opinion de l'abbé sur sir James ; je l'estime ; autrefois je l'aimais ; mais il dépend de vous de me le faire haïr. Si vous lui accordez plus de confiance qu'à moi, s'il vous fait oublier Frédéric, vous me rendrez ingrat envers lui, et je serai alors aussi coupable que malheureux. — Ce dis-

cours m'a jetée dans un trouble inconcevable, je n'ai répondu que par des mots entrecoupés : préférer un étranger au frère de Henri !. Ne pas être sensible à votre amitié !.... et plusieurs phrases de ce genre, aussi peu suivies que sincères. J'avais projetté de lui parler de l'histoire du billet ; mais il n'aurait vu dans mon reproche qu'une raison de plus de croire à ma préférence pour sir James ; d'ailleurs, ce nom seul me causait tant d'émotion, qu'un plus long entretien sur son compte m'aurait sûrement trahie. J'ai rompu la conversation en questionnant Frédéric sur ses projets militaires, et nous sommes arrivés à Savinie comme il achevait de m'en instruire. Il est entré chez Lucie et

je suis allée dans la chambre de ma fille, je l'ai trouvée moins agitée que ce matin; elle s'est endormie peu de tems après m'avoir embrassée ; et je ne l'ai quittée que pour t'écrire. Il faut que je retourne au salon, car Lucie m'en voudrait d'avoir passé une si grande partie de la journée loin d'elle. J'espère que Frédéric sera parti; au reste, qu'il le soit ou non, je ne compte pas plus lui parler qu'à sir James.

Remarque un peu, ma Juliette, l'étrange position où je me trouve. Voici deux hommes que je ne dois pas aimer, et qui se trompent mutuellement sur le penchant qu'ils me supposent; l'un, jugeant sur les apparences, me croit sensible à l'amour que j'inspire; et l'autre,

plus excusable sûrement, puisque la passion l'égare, devient jaloux par instinct. Blâmée de tous deux, je finirai peut-être par leur sembler moins estimable, sans avoir rien fait qui dût m'attirer cette disgrace. N'importe, je me conduirai d'après mon cœur; je conserverai ton estime et la mienne, c'est autant qu'il en faut à ma tranquillité.

LETTRE XXXIII.

Laure à Juliette.

Ma fille a toujours la fièvre, mais elle n'augmente pas. Tu me dis que Théodore a été pendant un mois dans cet état, sans qu'il en soit résulté aucun accident, et j'espère n'être pas plus malheureuse que toi. Cette bonne petite a ri ce matin du meilleur cœur. Lucie est venue jouer avec elle, et lui a remis la bonbonnière destinée à sir James ; les deux enfans ont été la lui porter. J'ai su par Lise qui les conduisait, que James n'avait pu retenir ses lar-

mes, en voyant le portrait de sa sœur, et qu'ayant aperçu mon nom tracé au bas, il s'était écrié : *Ah! ma chère Laure!* et avait pris Emma dans ses bras et Jenni par la main, en leur disant de le conduire dans mon appartement où se trouvait Lucie; imagine-toi ce que j'éprouvai, lorsque Lise vint nous dire que sir James demandait si je pouvais le recevoir; Lucie répondit pour moi, et James entra. Après lui avoir dit qu'elle venait de lui causer une joie inexprimable, il s'approcha de moi, déposa mon Emma sur mes genoux, et lui dit : —Emma, répète souvent à ta mère que ton ami n'oubliera jamais le présent qu'il vient d'en recevoir; l'image qu'elle a tracée est unie à la sienne, et toutes deux sont

gravées dans mon cœur. — En disant ces mots, il prit ma main, la porta à ses lèvres, et me fit éprouver une sensation si nouvelle, que j'en frémis. — Laure, qu'avez-vous ? me dit-il, en me regardant d'un air égaré ; serait-il possible !..... il n'acheva pas. Lucie croyant que je me trouvais mal, vint à moi pour me faire respirer quelques sels, et cette action m'ayant rappelée à moi-même, j'inventai quelques prétextes pour la tromper sur le véritable motif de mon émotion ; je crois y être parvenue. Mais, James, que voulait-il dire quand il s'est interrompu ? m'aurait-il devinée !.... partagerait-il le sentiment ?.... Ah ! Juliette, viens à mon secours ; je sens qu'à cette

idée toutes mes forces s'évanouissent. Dis-moi que je m'abuse, qu'il ne m'aime point et que son cœur ne peut plus se livrer à l'amour ; j'ai besoin de m'entendre répéter ces vérités cruelles, pour ne pas m'abandonner au charme qui m'entraîne, car je t'avoue, en rougissant, que je puise tout mon courage dans son indifférence ; un mot de lui a le pouvoir de changer ma pensée; un seul de ses regards dispose de ma volonté, et quand ses yeux me peignent la froideur, tout me paraît inanimé dans la nature !.... Me voilà donc en proie à cette passion funeste que j'aurais dû méconnaître toujours, et que je m'obstinais à croire imaginaire. Pourquoi le ciel n'a-t-il pas éternellement prolongé mon

erreur ? je n'aurais pas le regret d'avoir répondu faiblement à toute la tendresse de Henri, d'avoir payé son amour par un sentiment bien pur, à la vérité, mais aussi différent de celui que j'éprouve, que l'ivresse l'est du calme le plus doux ! N'était-ce pas assez d'avoir été ingrate sans devenir infidelle ! Tu prétends, ma Juliette, qu'avec une ame comme la mienne, je ne pouvais échapper à ce malheur : n'est-il donc réservé qu'à ceux qui doivent en mourir de douleur ?

J'ai appris à Lucie que je la quittais demain : —déjà, m'a-t-elle dit ! sentez-vous bien, Laure, tout ce que nous allons souffrir de votre absence, après avoir tant joui du plaisir d'être avec vous ! elle pleu-

rait en disant ces mots, et sir James paraissait presque aussi ému qu'elle ; mais, a-t-elle ajouté, je ne dois pas chercher à vous retenir, je sais qu'un devoir sacré vous rappelle dans votre famille, et le moment où elle éprouve un chagrin est celui où vous devez lui apporter toutes les consolations que vous savez offrir avec tant de grâce, et dont l'effet est aussi certain. Partez, chère Laure, mais n'oubliez jamais les deux amis que vous laissez ici, promettez-nous de revenir souvent les voir et d'occuper encore quelquefois cet appartement. Vous vous êtes engagée à surveiller l'éducation de mon petit Henri ; Emma et Jenni se croient sœurs, ne détruisez pas cette douce illusion ;

soyez aussi de ma famille, elle vous est attachée par tous les liens de la reconnaissance et de l'amitié, et ces liens valent tous ceux de la nature. — Je n'ai pu répondre à ce discours qu'en la serrant tendrement contre mon cœur ; j'aurais voulu que ma pensée fût uniquement pour elle, j'aurais desiré ne la pas tromper, en lui laissant croire qu'elle seule avait part à mes regrets ; mais celui qui les cause semblait les partager, et mes larmes ne coulaient que pour lui.

Lise m'apprend qu'Emma vient de se réveiller ; elle a, dit-elle, le transport, je suis dans une inquiétude affreuse. Adieu.

LETTRE XXXIV.

Laure à Juliette.

Je suis au désespoir.... mon enfant ne me reconnaît plus !.... Juliette ! il va mourir !... tout est fini pour moi !

LETTRE XXXV.

Laure à Juliette.

Emma semble plus calme, mais grand dieu ! que ce calme est effrayant ! pendant qu'une de mes mains trace ces mots, l'autre appuyée sur son cœur ne perd pas un de ses battemens !.... ma vie s'éteint à mesure qu'ils se ralentissent !... Les médecins ne me rassurent plus.... Lucie pleure... je suis loin de toi.... James est parti cette nuit...., tout m'abandonne. O ciel ! prends pitié de moi en m'arrachant la vie !

LETTRE XXXVI.

Laure à Juliette.

Mon cœur s'ouvre à l'espérance.... un dieu tutélaire veille encore sur moi ; c'est lui qui m'a envoyé le seul homme en qui j'aie confiance, c'est lui à qui je devrai peut-être la vie de mon enfant. Hier, dans le moment où la tête appuyée sur le berceau de ma fille, je l'inondais de mes larmes, le bruit d'une voiture vint frapper mon oreille ; je courus à la fenêtre, et j'aperçus le docteur Nélis au milieu de la cour ; je volai à sa rencontre, et sans pouvoir lui

dire un mot, je le conduisis auprès du lit de mon enfant. Là, j'observai chacun de ses mouvemens, je cherchais à lire dans ses yeux ma sentence, ou l'espoir qui devait me rappeler à la vie, quand je le vis réfléchir et garder un profond silence; un instant après, il découvrit la tête d'Emma, y posa un topique, et dit : j'espère que ce remède n'aura point été administré trop tard; mais il était tems que j'arrivasse, car le dépôt est formé depuis plus de quinze jours; puis se tournant vers moi : — Prenez courage, me dit-il, si le topique attire l'humeur avant que l'abcès ne soit à son terme, votre enfant est sauvé. Juge de l'état dans lequel je suis ! je sens que mon agitation soutient mon exis-

tence, et je ne demande au ciel que la force de supporter ma joie ou la grâce de succomber à mon désespoir.

LETTRE XXXVII.

Laure à Juliette.

Elle est sauvée.... et je respire à peine. J'allais me livrer à tout l'excès de mon ravissement quand une affreuse nouvelle est venue empoisonner mon bonheur.

Je crois t'avoir dit que James, désespéré de voir mon enfant menacé de la mort, et ne comptant pas sur l'habileté des médecins qui l'entouraient, était parti sans rien dire à personne, et s'était fait conduire à Paris pour conjurer le docteur Nélis, dont il m'avait souvent entendu parler, de tout quitter pour venir à mon se-

cours. Entièrement occupée du danger où se trouvait ma fille, je n'ai pas demandé au docteur pourquoi il revenait seul ; mais ce matin voyant que Lucie ne partageait que faiblement ma joie, j'ai dit, avec frayeur, —Serait-il arrivé quelque chose à sir James ? — Quoi ! vous ne saviez pas, répondit le docteur, qu'il a versé en route et s'est cassé le bras ; il devait s'attendre à ce malheur, faire courir des chevaux ventre à terre, en pleine nuit et par la gelée qu'il fait ! —La foudre ne m'aurait pas frappée plus mortellement que ces mots ; ils ont glacé mon sang dans mes veines, et je suis restée deux heures sans souffrir. Revenue à moi, j'ai fait asseoir le docteur près de mon lit, je l'ai

prié de me raconter avec détail tout ce qu'il savait de l'état de James. — Je ne veux pas vous en parler, m'a-t-il dit, puisque la seule nouvelle de son accident a pensé vous coûter la vie. — N'importe, lui ai-je répondu, ne me cachez rien ; dites-moi s'il est hors de danger. — Ma foi, a-t-il repris, j'ai eu bien de la peine à obtenir de lui que j'écrivisse à un chirurgien de mes amis, pour venir lui remettre le bras ; il ne voulait pas m'en donner le tems ; — partez, me disait-il, ma voiture vous attend ; ne vous inquiétez pas de moi. Si vous arrivez trop tard, l'enfant et la mére n'existeront plus ; mais si vous les sauvez toutes deux, ma fortune et ma vie sont à votre disposition. — (Juliette, crois-tu que

ce soit là de l'amour ? je crains de me tromper). — Ne pouvant rien gagner sur sa résolution, continua le docteur, je suis parti, après l'avoir laissé entre les mains d'un habile homme qui le tirera bientôt d'affaire. — Mais a-t-on reçu de ses nouvelles depuis votre départ? — Oui, m'a-t-il répondu, son valet de chambre a écrit à M.me de Savinie, qu'il avait beaucoup souffert, mais que son bras était parfaitement remis. Vous le verrez peut-être trop tôt, ajouta-t-il, car il brûle autant de revenir, que vous de le revoir. — Ces dernières paroles me rendirent bien confuse; mais le plaisir qu'elles me causèrent surpassa de beaucoup l'embarras que j'éprouvai, en pensant que le docteur avait lu

dans mon ame. Suis-je donc si coupable, me suis-je dit, d'adorer celui qui vient de courir un aussi grand danger pour sauver la vie de mon enfant ? La reconnaissance m'ordonne de l'aimer, et tous les sentimens s'unissent pour augmenter mon amour. J'ai demandé s'il ne serait pas imprudent à lui de se remettre en route avant d'être entièrement rétabli. — Vraiment, a dit le docteur, il risquera beaucoup, mais qui saura le retenir ? s'il a mis dans sa tête de revenir, je défie le monde entier de l'en empêcher. — Je vais lui écrire, ma Juliette, je vais le supplier au nom de sa sœur, au nom de celle qu'il vient d'arracher à la mort, de prendre soin de lui et de ne fixer son retour qu'au moment où ses forces lui

permettront de supporter les fatigues du voyage. Pour toi, mon amie, écoute aussi la prière que j'ai à te faire. Promets-moi d'envoyer exactement chercher de ses nouvelles, et de m'instruire des moindres détails de sa maladie; je ne croirai que ce que tu m'en diras. Je le connais assez pour être sûre qu'il cacherait à sa sœur tout ce qui pourrait l'inquiéter, et j'ai besoin des assurances que tu me donneras pour ne pas me livrer à tous les tourmens de l'inquiétude. J'attends ce service de ton amitié, il sera pour moi ce qu'est une douce lueur dans le cachot d'un malheureux prisonnier.

Tu trouveras ci-joint l'adresse de James. Adieu.

LETTRE

LETTRE XXXVIII.

Laure à Juliette.

Tu m'as prévenue, chère Juliette; ta bienfaisante bonté t'a portée à t'informer de sa demeure, et M. Norval a permis que tu l'accompagnasses dans la visite qu'il a bien voulu lui faire. Combien je suis sensible à cette marque d'intérêt! Lucie en est aussi pénétrée que moi, et me charge de vous en témoigner à tous deux sa reconnaissance. Quand tu l'as vu il n'avait point encore reçu ma lettre; je n'ai pas osé te la montrer, je n'en suis pas con-

tente ; il y règne une certaine contrainte qui tient de la froideur, cependant il ne paraît pas à sa réponse qu'il l'ait jugée telle. La voici.

Lettre de sir James à Laure.

» Vous êtes heureuse, Laure ! m'en faut-il davantage ? Cessez de craindre pour moi, j'aurai le courage de supporter mes souffrances, ou plutôt la peine d'être séparé de tout ce qui m'est cher. Je ferai ce qu'on m'ordonnera pour hâter ma guérison, enfin j'aimerai la vie, puisque vous prenez à la mienne un si vif intérêt.

M. et M.me de Norval sont venus eux mêmes s'informer de l'état de ma santé. Cette démarche, toute

aimable qu'elle fût, ne m'a pas surpris ; je savais qu'ils étaient vos amis ; mais leur visite m'a fait un bien inexprimable. Nous avons beaucoup parlé de vous, de ma sœur qu'ils ont le desir de connaître, et de votre chère Emma. Ils m'ont appris vos inquiétudes sur mon compte, et ce moment m'a fait oublier que j'étais loin de vous. Chargez-vous, Laure, de m'acquitter envers eux de tout ce que je leur dois pour tant d'obligeance de leur part, et peignez-leur ma reconnaissance aussi vivement que je voudrais vous exprimer le sentiment que vous attache pour jamais.

Votre respectueux et tendre ami,

JAMES DRYMER.

Tu vois, ma Juliette, quel prix il met à ce que la pitié t'a fait faire pour lui. Il ne l'oubliera de sa vie, ni moi non plus et je sens qu'il m'est devenu plus, cher depuis que tu l'as vu. Je crains de répondre à l'éloge que tu m'en as tracé, non pas qu'il n'ait flatté mon cœur, car il en a éprouvé la sensation la plus douce ; mais il a embarrassé ma modestie plus que ne l'eût fait mon propre éloge : c'est ainsi que j'ai placé dans lui tous mes sentimens, on ne peut plus m'offenser qu'en l'injuriant, ni me flatter qu'en le trouvant aimable.

Emma a repris sa gaieté, ses couleurs ; on ne se douterait jamais, en la voyant, qu'elle a été aussi dangereusement malade ;

je m'étais promis de renvoyer Lise, ne pouvant lui pardonner de m'avoir caché la chute de ma fille, mais l'enfant a imploré son pardon avec tant de grace, qu'il a fallu céder. Conçois-tu, mon amie, que des *bonnes*, dans la crainte d'affliger une mère ou d'en recevoir quelques réprimandes, aient la faiblesse de lui cacher le malheur arrivé à son enfant, et lui ôtent ainsi les moyens d'en prévenir les suites. Si le docteur n'avait dit à Lise qu'Emma avait sûrement reçu un violent coup, puisqu'il s'était formé un dépôt dans sa tête, jamais elle n'aurait avoué qu'en effet l'enfant était tombé en jouant dans le jardin, et que sa tête avait frappé contre une énorme pierre. Cette fatale

discrétion a pensé me coûter la vie de ma fille. Quelle leçon pour toutes les mères !.... Je n'ai pas besoin de t'engager à ne jamais gronder une bonne, lors même que sa mal-adresse serait cause du coup que recevrait ton enfant, le souvenir de ma douleur t'empêchera de tomber dans cette faute.

J'avais oublié de te dire que Frédéric était parti. Lorsque j'ai appris qu'il avait quitté Varannes, je n'étais pas en état de penser à lui. Ma belle-mère a été bien affligée de la maladie d'Emma ; elle est venue souvent me voir, ainsi que toute sa société. Le premier mot de M.me de Gercourt, quand elle a vu mon désespoir, a été celui-ci : — J'avais bien prévu qu'en élevant votre enfant à la Jean-Jacques,

il lui arriverait quelque malheur. — Comment trouves-tu ce trait de sentiment? Il vaut tous ceux qu'on cite dans ce genre.

Adieu, ma Juliette, je ne quitterai pas Savinie avant l'entier rétablissement d'Emma, (et tu vas sourire) avant le retour de James.

LETTRE XXXIX.

Laure à Juliette.

Il a voulu entreprendre le voyage, dis-tu, et tu lui as fait promettre d'aller à petites journées ; j'ai bien peur qu'il ne tienne pas sa parole, et que son empressement ne lui fasse commettre une imprudence. Je ne lui aurais pas pardonné de partir sans aller voir ta famille, mais j'ai trouvé sa visite à l'ambassadeur fort inutile. Il en avait reçu les plus grandes marques d'intérêt, et je conviens qu'il lui devait un souvenir ; mais était-il bien nécessaire de passer

deux heures dans un grand cercle, de se faire remarquer par trente femmes aux yeux desquelles un jeune homme blessé paraît toujours si intéressant ! « M.me de L*** a trouvé qu'il avait l'air d'un héros de romans. » Je ne sais pas trop pourquoi tu m'as répété cela ; que m'importe le jugement de M.me de L*** sur James, il valait bien mieux me dire ce qu'il pensait d'elle. Au reste il s'est imaginé devoir cette politesse à l'ambassadeur, et je veux croire qu'elle lui a coûté quelque chose. Il revient, voilà ce qui doit m'occuper ; ne mêlons pas une idée pénible au plaisir que je vais goûter en le voyant.

LETTRE XL.

Laure à Juliette.

J'ai calculé tous les momens, Juliette, il devrait être ici : lui serait-il arrivé quelque nouveau malheur ? Je frémis à cette idée... Il a dû rencontrer le docteur Nélis à la moitié de sa route ; j'ai bien recommandé à celui-ci de l'engager à s'arrêter, s'il se trouvait trop fatigué pour supporter les secousses de la voiture ; mais j'espérais que cette recommandation serait inutile ; qu'il se trouverait assez bien pour arriver ce soir à Savinie. Il est minuit.....

chacun est retiré : j'ai caché mon inquiétude à Lucie, et sûrement elle dort d'un sommeil paisible ; ta pauvre Laure est la seule qui veille pour souffrir. Je t'écris auprès de ma fenêtre ; je l'ai laissée entr'ouverte pour entendre plutôt le bruit de sa voiture, si par hasard il arrivait. Il n'est pas à présumer qu'il puisse venir à cette heure ; n'importe, je l'attendrai toute la nuit.

Il y a long-tems que je ne t'ai parlé du bon M. Bomar. Tu ne doutes pas qu'il ne soit venu souvent me voir dans ces derniers tems, il n'est pas homme à fuir les malheureux ; il n'a point tourmenté ma douleur par de tristes et froides exhortations, ses pleurs se sont mêlés aux miens. Il a

commencé par rassurer ma sensibilité en me prouvant la sienne, ensuite il a cherché tout ce qui pouvait ranimer mon courage, et je lui dois celui d'avoir supporté mes maux avec quelque résignation.... Je ne crois pas me tromper, Juliette, j'entends le bruit des roues..... Le claquement des fouets..... C'est lui.... Je cours à sa rencontre..... Je vais réveiller le concierge, faire ouvrir les portes. Je veux que tout lui apprenne que Laure l'attendait.

A cinq heures du matin.

Mon cœur ne m'avait trompé, c'était bien lui. J'étais dans la cour quand la voiture est entrée; John en descendit le premier, et

je craignis un instant qu'il vînt nous annoncer que son maître était resté dans quelque auberge, mais bientôt je le vis lui-même ; je voulus m'avancer vers lui ; n'en ayant pas la force, je fus obligée de m'appuyer contre un arbre, pour m'aider à me soutenir, c'est alors qu'il m'aperçut. — Vous m'attendiez? dit-il, ah! madame, je m'en veux bien d'être arrivé si tard. — Ces froides paroles, le ton tranquille avec lequel il les prononça, me glacèrent ; je restai immobile. John vint recevoir des ordres de son maître. Celui-ci lui recommanda de faire le moins de bruit possible pour ne pas éveiller sa sœur, mais dans ce moment, une des femmes de Lucie arrivait pour nous dire,

qu'ayant entendu la voiture de son frère, elle le priait de passer dans son appartement. A cette nouvelle, je fis un effort sur moi-même, pour cacher ce que j'éprouvais, et nous montâmes chez Lucie, avant que j'aie trouvé un mot à dire à sir James. J'étais loin de me douter que le supplice auquel sa froideur me livrait, pût s'accroître ; cependant il redoubla, quand je le vis sourire à sa sœur, l'embrasser tendrement, et l'accabler de tout ce que l'amitié inspire de plus sentimental. Sa physionomie avait changé d'expression, et quoique sa pâleur fût toujours la même, il était plus animé. Lucie versa quelques larmes en remarquant son bras en écharpe, et

me rendit un grand service en lui demandant s'il souffrait encore beaucoup ?—Non, a-t-il répondu, le chirurgien m'a permis de quitter cet écharpe dans quinze jours, et rien ne me rappellera plus mon accident. Ce n'est pas lui qui a retardé mon arrivée, mais Frédéric est venu chez moi, au moment où je me disposais à partir ; il m'a parlé de choses si intéressantes pour lui, que nous avons passé toute la matinée ensemble. Le maréchal de V..... l'a envoyé à Paris, chargé d'une mission importante ; sachant que j'y étais, il s'est fait aussitôt conduire à mon hôtel. — Je lui ai promis, madame, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, de vous témoigner tout ce qu'il a souffert, en

apprenant le danger qu'à couru votre Emma, et la part qu'il a prise à tous vos chagrins. — Le nom de Frédéric me rassura un peu; je pensai qu'il était peut-être la cause de la manière dont James me traitait, et sans trop réfléchir sur les moyens qu'il aurait employés pour produire cet effet, je me suis trouvée moins malheureuse du moment où j'ai pu supposer que cette indifférence marquée ne venait pas de lui; soulagée par cette idée, j'ai eu la force de lui faire plusieurs questions, et de lui parler de ma reconnaissance; mais, oh! ma chère Juliette! Quelle différence de ce langage apprêté, à tout ce que mon cœur s'était promis de lui dire!..... Devais-je m'attendre

à un semblable accueil !..... Et conçois-tu tout ce qu'il a d'affreux pour moi !... Combien je regrette de m'être livrée avec tant d'abandon à l'espoir d'être aimée ! Pourquoi ne suis-je point partie avant son retour ? Je ne l'aurais revu qu'au milieu de témoins imposans, et j'aurais mis sur le compte de sa retenue, tout ce qui n'eût été que l'effet de la froide tranquillité de son ame..... A-présent je ne puis plus m'abuser, la bonté de son cœur l'a porté à tout risquer pour sauver la vie de mon enfant, et il eût fait pour une autre, ce qu'il a fait pour moi. Voilà, ma Juliette, la plus cruelle pensée qui soit jamais entrée dans mon cœur.

Après être restée une demi-

heure près de Lucie, elle a engagé son frère à s'aller reposer, et nous nous sommes retirées. Sir James m'a quittée en me demandant la permission de venir ce matin embrasser Emma dans son lit; je ne pouvais la lui refuser ; et vois jusqu'où va ma faiblesse, je trouve encore du plaisir à l'attendre.

J'ai vainement essayé de dormir, mes yeux remplis de larmes n'ont pu se fermer; j'ai passé le reste de la nuit à relire sa lettre, à chercher ce que Frédéric devait lui avoir dit pour produire un si grand changement : car cette lettre peint un sentiment tendre qui s'accorde bien peu avec le ton qu'il a pris maintenant. Je m'y perds..... Il faut pourtant que je

me résigne à faire un sacrifice, duquel j'attends, non pas le repos, mais au moins quelque soulagement. Je veux m'éloigner de lui avant que la douleur ait entièrement égaré ma raison. J'écrirai demain à ma belle-mère pour lui annoncer mon retour. Dans deux jours je ne serai plus à Savinie; Lucie n'a plus besoin de moi, puisque son frère est auprès d'elle, et mon départ n'affligera personne. Adieu.

LETTRE XLI.

Laure à Juliette.

De Varannes, ce....

Admire mon courage, Juliette!... J'ai pu le quitter sans me trahir ! sans lui laisser soupçonner ce que cette séparation coûtait à mon cœur ! Heureusement pour moi, il n'a rien dit qui dût augmenter mes regrets; car je ne sais point si la plus légère marque de tendresse de sa part, ne m'eût pas fait renoncer à toutes mes résolutions.

Le lendemain de son arrivée il est venu voir ma fille, comme je

te l'avais annnoncé, et il a paru sensible à ses caresses ; elle l'a remercié de toutes les jolies choses qu'il lui apportait de Paris, et lui a demandé s'il y avait dans tout cela un présent pour sa maman : — Certainement, répondit-il, mais ce n'est pas moi qui ai le bonheur de le lui offrir. Alors il se leva, fit appeler John, et lui ordonna de monter dans ma chambre la caisse que tu m'as envoyée, et une autre remplie de musique nouvelle que Frédéric avait choisie pour moi, et que par un billet fort aimable il me priait d'accepter. Après l'avoir lu, je déposai ce billet sur ma table, affectant de le laisser ouvert, et je ne m'occupai que du soin de ranger tous les objets que ta prévenante amitié a ras-

semblés pour charmer mes momens de solitude. Dans cet instant Lise me demanda s'il fallait ouvrir une des malles qu'elle venait de fermer pour y mettre ces différens paquets. A cette question, sir James se retourna vivement, et me dit d'un ton ému : — Ferait-on déjà les préparatifs de votre départ, madame? — Oui milord, ai-je répondu, je n'attendais que votre retour pour rejoindre ma belle-mère; je sais qu'elle a la bonté de desirer ma présence, et j'aurais déjà cédé à ses instances réitérées, si l'envie de vous témoigner ma gratitude et de savoir un moment plutôt l'état dans lequel vous vous trouviez ne m'avaient retenue. — Je ne mérite pas cet excès de complaisance de

votre part, a-t-il repris ; mais par grâce ne me parlez point de reconnaissance ; ne suis-je pas trop heureux d'avoir pu vous être utile, et trop récompensé par le plaisir que j'en éprouve.—Cette phrase, plus polie que sentimentale, m'a convaincue qu'il ne me parlait plus qu'avec son esprit. J'allais y répondre lorsque Lucie et M. Bomar sont entrés ; ce dernier a été à sir James, lui a serré la main, et tous deux ont exprimé franchement la satisfaction qu'ils avaient de se revoir ; enfin, me disais-je en les considérant, tout le monde aura reçu de lui un accueil agréable ; Laure est la seule qu'il ait traitée avec froideur !.... Cette idée augmenta ma tristesse, et Lucie me reprocha de n'être pas

plus gaie au retour de son frère. C'est à lui qu'il fallait adresser ce reproche ! C'est lui qu'il fallait accuser de ma peine ! Un de ses regards en eût sitôt adouci l'amertume !.. Mais ils fuyaient les miens, et quand par fois ils se rencontraient, c'était pour me laisser lire dans ses yeux toute son indifférence.

M. Bomar a passé cette journée avec nous ; et le soir, après que les enfans ont été couchés, il m'a dit : — il faut, aimable Laure, que vous me fassiez goûter un plaisir que je n'ai pas encore osé vous demander. Tout vieux que je suis, j'aime la musique à la folie, et je vous conjure de me faire entendre celle que l'on vous a envoyé de Paris ! — Tu sais, Juliette, que

que je n'aime pas à me faire prier, je dis au bon curé qu'après souper il viendrait dans mon appartement, et que je lui jouerais sur le piano ou sur la harpe tout ce qui pourrait l'amuser.— Pourquoi ne procurer ce plaisir qu'à M. Bomar, dit Lucie, je réclame contre cette injustice, et je vais, sans vous consulter, faire descendre la musique et la harpe, pour vous apprendre à vouloir nous jouer un mauvais tour. — En disant ces mots, elle sonna, et un moment après on apporta ce qu'elle avait demandé. Je ne saurais te peindre à quel point je tremblais; un cercle de cent personnes ne m'aurait pas inspiré plus de timidité; cependant je n'éſitai pas à exécuter différens morceaux italiens qui plû-

rent infiniment à Lucie et à son frère ; mais le bon curé m'avoua franchement qu'une scène de Gluk ou de Sacchini lui serait encore plus agréable ; alors ma main étant tombée sur la partition d'Armide, je choisis assez mal-adroitement le dernier récitatif qui commence par ces paroles : « *Non jamais de l'amour tu n'as senti le charme* ». Le rapport qu'elles avaient avec ma situation, la beauté de cette harmonie imitative, et l'enthousiasme que j'éprouve chaque fois que je lis ces chefs-d'œuvre de déclamation, m'entraînèrent si loin, qu'oubliant tout ce qui m'avait d'abord inspiré quelque frayeur, je chantai ce morceau avec toute l'expression d'une ame déchirée par la douleur de se voir

faiblement aimée, et par le désespoir d'être abandonnée de celui qu'elle adore. Sir James paraissait ému en m'écoutant, il me dit quand j'eus fini : — On est digne d'inspirer une violente passion, quand on sait aussi bien la peindre que vous, madame. — Ce compliment semblait dicté par le dépit, et j'avoue qu'il me plut. Je m'étais éloignée du piano ; Lucie vint m'apporter ma harpe ; j'eus beau leur dire que tant de musique finirait par les ennuyer, il fallut chanter au bon curé une romance ; je me plaçai en face de lui et de Lucie ; sir James vint s'asseoir derrière moi, et je commençai cette complainte :

PREMIER COUPLET.

Sous le beau ciel de l'antique Italie,
Vivait jadis un prince valeureux ;
Pour ses sujets il eût donné sa vie,
Pour son bonheur il faisait des heureux.

2.me COUPLET.

Chaque beauté s'empressant de lui plaire,
Avec ardeur prévenait ses desirs ;
Mais vœu d'amour facile à satisfaire,
Est-il celui qui promet des plaisirs ?

3.me COUPLET.

Loin de sa cour, fatigué d'inconstance,
Médicis veut se livrer au repos.
Mais il voit Blanche. . . . et son indifférence
Fait bientôt place à des chagrins nouveaux.

4.me COUPLET.

Blanche était belle autant que vertueuse,
Pour la séduire il fit de vains efforts :
Elle disait d'une voix amoureuse :
« Mon devoir seul s'oppose à tes transports. »

5.me COUPLET.

Brûlant d'amour, enivré d'espérance,
« Je suis aimé, (répondit son amant,)
» Viens partager mon trône et ma puissance;
» Viens sur l'autel recevoir mon serment ».

6.me COUPLET.

Le temple s'ouvre, et Blanche est couronnée:
Bientôt après se rangent sous ses lois
Les habitans de l'île fortunée,
Qu'une déesse embellit autrefois.

7.me COUPLET.

De tous leurs biens la perte est réparée,
Chipre devient le plus heureux séjour,
Cette île fut à Vénus consacrée,
Blanche devait y régner à son tour.

8.me COUPLET.

Blanche sortait d'une illustre famille,
Mais les parens de son auguste époux,
D'un roi fameux lui destinant la fille,
N'avaient pu voir son hymen sans courroux.

9.me COUPLET.

Au même instant où le chaste hyménée
Allait donner tous ses droits à l'amour ;
Par un revers, l'affreuse destinée
Vint obscurcir le soir d'un si beau jour.

10.me COUPLET.

Médicis tient son épouse adorée,
Il voit combler son unique desir,
Veut la serrer..... Blanche décolorée,
Répond, hélas ! par son dernier soupir.

11.me COUPLET.

L'affreux poison circule dans ses veines,
Il a glacé cet ange de douceur.
Lors, Médicis, succombant à ses peines,
Regarde Blanche et se meurt de douleur.

Au moment où j'allais terminer le dernier couplet, je levai les yeux sur la glace qui était devant

moi, et j'aperçus James le coude appuyé sur le dos de ma chaise, et cherchant à cacher avec sa main les larmes qui coulaient sur ses joues. Ce spectacle à la fois doux et pénible me troubla tellement, que ma voix s'étaignit ; je balbutiai la fin de l'air qu'on entendit à peine. Lucie et le curé me dirent mille choses obligeantes sur la manière dont je l'avais chanté ; mais sir James, plongé dans sa rêverie, garda le plus profond silence. On parla des arts, et pour la première fois je ne me mêlai point à une conversation toujours intéressante pour moi ; mais je ne pensais qu'à l'émotion de James. Je me reprochais d'avoir choisi un morceau qui devait réveiller ses souvenirs douloureux, et ce qui

m'occupait encore plus, c'était de le voir trop vivement pénétré d'une ancienne douleur, pour jamais espérer de l'en consoler par un autre sentiment.

M. Bomar coucha le soir à Savinie. Je lui dis en secret que j'avais formé le projet de retourner aujourd'hui à Varannes, et que je le priais d'accepter une place dans ma voiture. Je veux partir, lui ai-je dit, avant le réveil de Lucie, mes adieux l'affligeraient, et je dois lui sauver un moment pénible pour toutes deux. Il approuva mon dessein, et nous l'avons exécuté sans obstacles. J'ai laissé à Jenni un billet pour sa mère, dans lequel je lui répète tout ce que mon amitié lui a exprimé tant de fois ; je lui dis aussi que j'es-

père venir passer quelques jours avec elle l'été prochain ; mais je t'avoue que je suis bien décidée à n'en rien faire. J'essaierais vainement de te donner l'idée de ce que j'éprouve maintenant, je ne le définis pas moi-même. J'ai quitté Savinie sans répandre une larme. En arrivant ici tout m'a paru changé, et cependant rien ne l'est que mon cœur. Ma belle-mère m'a comblée d'amitié, j'en ai été faiblement touchée. M.me de Gercourt et l'abbé m'ont fait des épigrammes qu'à peine ai-je entendues ; Caroline est la seule dont je me sois un instant occupée ; je l'ai trouvée si pâle, si triste, que j'ai craint qu'elle ne fût malade ou malheureuse. Je lui ai parlé de sa santé avec un sincère intérêt ;

mais elle m'a répondu si laconiquement, que je n'ai pas osé lui faire d'autres questions. Je suis sortie du salon de bonne heure, et quand je me suis vue seule j'ai voulu t'écrire. J'ai passé dans mon cabinet, la première chose qui se soit offerte à ma vue a été le portrait de Henri, son image a retracé tous mes souvenirs ; et pendant deux heures, les yeux attachés sur ce tableau, je n'ai pensé qu'aux moyens d'éteindre mon amour. Je me suis reprochée de verser d'autres pleurs que ceux dus à la mémoire de mon époux ; j'ai promis de ne plus l'offenser par des vœux coupables, et j'espère être fidèle à ce serment.

Adieu, mon amie, voilà la der-

nière longue lettre que tu recevras, car si je m'impose la loi de ne plus te parler de lui, qu'aurai-je à te dire ?

FIN DU SECOND VOLUME.

PQ
2260
G25L3
1802
t.2

Gay, Sophie (Nichault de Lavalette)
Laure d'Estell

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY